

ACTION

CAHIERS DE PHILOSOPHIE ET D'ART

SOMMAIRE

Lettres avec Commentaires	MAX JACOB
Dialogue des Vivants, Croquis Intimes et le Tombeau d'Henri Rousseau	ANDRÉ SALMON
Poèmes en Prose	PASCAL PIA
Fleurs de Perles	MARCEL SAUVAGE
Poèmes	JOSEPH QUESNEL
—	ANTONIN ARTAUD
—	MARCEL RAVAL
La Musique aux États-Unis	JANE MORTIER
Individualisme et Action	FÉLIX THUMEN
Le « Socrate » d'Eric Satie	PAUL COLLAER
La Gazette de l'Étoile	ANDRÉ SALMON

Les Faits Divers :
GEORGES GABORY

Les Chroniques :
CÉLINE ARNAULD, PAUL BUDRY, HENRI COLAS, ALEXIS DANAN, MARCEL SAUVAGE,
PASCAL PIA, JEAN DE WAZEMME.

Reproduction d'œuvres de :
CREIXAMS, FOURNIER, GRUNEWALD, ROBERT MORTIER, SAINTURIER, SUNYER.

Abonnement d'un an (10 numéros) : 25 francs pour tous pays

*Tous droits de traduction et de reproduction des textes et clichés réservés pour tous pays
Il sera rendu compte des ouvrages adressés en double exemplaire
Les auteurs sont seuls responsables de leurs écrits*

La direction reçoit :
Le Jeudi de 5 à 7 heures à la LIBRAIRIE STOCK, 3, Place du Théâtre Français

Adresser la correspondance concernant

la Rédaction
FLORENT FELS

Secrétaire de la Rédaction :
Georges Gabory

l'Administration
ROBERT MORTIER

Secrétaire de l'Administration :
Marcel Sauvage

à la Librairie Stock, 7, Rue du Vieux-Colombier, Paris

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL POUR TOUS PAYS :

Librairie Stock - Delamain, Boutelleau et C^{ie} - Editeurs, Paris

VIENT DE PARAÎTRE

L'ÉPITHALAME

ROMAN PAR
JACQUES CHARDONNE

LIBRAIRIE STOCK

DELAMAIN, BOUTELLEAU & C^{ie}, PARIS

155, Rue St-Honoré (Pl. du Th.-Français) et 7, Rue du Vieux-Colombier

LE VIEUX COLOMBIER

JOUERA EN
DÉCEMBRE

LES FRÈRES KARAMAZOV

d'après DOSTOÏEWSKY

PAUL GUILLAUME

MARCHAND DE TABLEAUX

59, Rue La Boétie - PARIS (8^e)

ACHÈTE ET VEND
LES ŒUVRES DE

André DRAIN
PICASSO
VLAMINCK
MODIGLIANI
MATISSE
UTRILLO
Marie LAURENCIN
MARQUET
BONNARD
VUILLARD
LAUTREC
Henri ROUSSEAU

RENOIR
COURBET
MANET
VAN GOGH
DAUMIER
DELACROIX
DEGAS
B. MORISOT
CÉZANNE
Claude MONET
PISSARRO
GAUGUIN

- - - ET LES SCULPTURES NÈGRES - - -

Gazette de l'Etoile

PROVINCE. — Tout parisien est ici un peu suspect. La faute en est à ce grand homme, enfant du pays, que Paris fit glorieux et qui n'a pas de statue au centre de la ville, en châtement d'y avoir introduit quelques façons de Paris.

Il est le maudit qui a balayé l'ombre douce, tiède, pudique, protectrice, de la cathédrale et il a peint la province licenciée dans l'ennui, criminelle dans l'honnête piétinement des samedis de lessive. Il a dit aussi « le bonheur dans le crime ».

Je visite son appartement. L'enfant de cette « expressive » petite ville de l'Ouest », n'y possédait pas une mesure, pas un moulin, pas une pierre. Est-ce pour cela qu'il a si aisément trahi la cause des frères du silence, la cause de ceux qui, faisant imperceptiblement frissonner leurs rideaux de mousseline, m'observent dans un de ces miroirs nommés espions? On me montre les riches hôtels, théâtres des drames dont le fin mot est aux Archives du Tribunal. Les riches hôtels de style sont toujours habités. Ceux qui vivent là lisent-ils en secret les bouquins cramoisis du grand homme?

Il n'a pas sa statue. L'ai-je dit?

Courbé sur sa canne, assis au soleil maigre de ce jour manqué, chancelant, dégradé, centenaire honteux, crevassé, vraiment pareil à la pierre des vieux hôtels, voici le domestique de M. de Mesnilgrand.

— Et cependant, m'a dit le clerc d'avoué, nous aimons les arts!

CHEVEUX. — M. de Porto-Riche a été récemment interviewé pour les *Annales*. L'auteur du *Passé* a dit de justes choses et trahit quelque mélancolie. Si des puissants lui font un tort méchant, qu'il sache avec quel respect un humble parle de lui.

Témoin cette lettre rectificative adressée à un chroniqueur par un artiste capillaire :

« Monsieur le Directeur,

« En lisant le deuxième article de la colonne intitulée « », je trouve dans le second paragraphe, une erreur à laquelle, sans attacher plus d'importance qu'il convient, je tiens en ma qualité de Français, à protester sous plusieurs motifs que vous comprendrez, contre la réclame faite au profit d'un étranger... plus qu'à celle du restaurateur et de l'emprunt.

« Le perruquier « mot qualificatif bien peu moderne et ne correspondant nullement au genre de travail de la dite maison » n'est pas le coiffeur attitré de M. Georges de Porto-Riche... Quand M. de Porto-Riche

ÇA-IRA!

REVUE MENSUELLE
D'ART ET DE CRITIQUE

ANVERS

fut nommé à l'Institut, dans un moment pressé, on courut au plus près. Que ce voisin ait servi plus ou moins souvent le Maître, question de temps, c'est naturel. Là se borne son rôle, et moi-même, qui suis beaucoup plus éloigné et ait l'honneur d'avoir l'illustre homme de lettres comme client, ne peut également prétendre à avoir l'exclusivité de ce privilège, car M. de Porto-Riche demeure fidèle aux bons soins d'un coiffeur du faubourg Saint-Honoré, depuis nombre d'années.

« Vous voyez que le « perruquier » en question est bien à l'arrière plan. Ce n'est pas non plus faire une belle réclame à M. de Porto-Riche que d'insinuer qu'il puisse se contenter d'une maison qui, malgré des titres pompeux que nous, Français, avons scrupule à exploiter, ne peut être classée comme maison sérieuse. Il y en aurait long à dire sur ce sujet, pour le moment, je tiens seulement à souligner qu'il est regrettable qu'une réclame *mal déguisée* se fasse en faveur d'étrangers plus ou moins neutres, et les aident à se faufiler dans des milieux où ils peuvent continuer à glaner impressions et phrases les aidant à remplir leur rôle.

« Croyez, Monsieur, à mes sentiments distingués.

« *Signé : N...* »

J'ai cité naguère une douloureuse lettre de tailleur à façon. Je ferai connaître une lettre de portier.

CHEMINS DE FER. — Admis depuis peu à l'honneur de servir l'Etat sur ses voies ferrées, il n'a pas encore touché son brillant uniforme d'homme d'équipe. Le pauvre ! Il est si pauvre, si ridicule, si touchant dans sa vieille jaquette d'employé éconduit et sous son chapeau melon de faux bourgeois. Il prend un soin réel des colis et multiplie les « Attention, s'il vous plaît, messieurs dames ! » Le lourd charriot mené par lui ne bouscule pas un distrait, pas un seul des badauds de l'adieu, cho-reutes tentant de rendre quelque tragique au départ banalisé. (1)

Demain, l'homme d'équipe saura comment il faut traiter ce bétail et son bien.

J'ai connu de même des chroniqueurs à leurs débuts, figulant leurs articles, biffant, raturant, cherchant la tare, recopiant leur texte au net.

Demain, l'homme d'équipe lancera à la volée les colis fragiles et le journaliste, délesté d'une inutile conscience, improvisera sur

un coin de table, et l'on dira : « Quelle facilité !... » du journaliste et de l'homme d'équipe. Telle est la sorte de talent qu'on prise en ce siècle sans honneur ; et il importe de reconnaître que rien ne s'harmonise mieux avec tout le reste.

Et cependant, n'est-ce pas sagesse que mettre l'habileté, fut-elle vulgaire, au-dessus des dangereuses innovations dénonçant l'amate-ur ?

Première classe. — Complet beige, valise en peau de truie, monocle, moustaches à la gauloise. Il va voter sur ses terres ; une ferme, une chasse. Il fut margis de hussards ; noblesse d'épée, donc ! Il a dans sa bibliothèque parisienne six Balzac dépareillés (avec ça, on connaît les hommes), la collection complète de l'Almanach des Courses de chevaux et, précieusement reliés, les petits mémoires sur l'Opéra et le Foyer de la danse. Vienne la Sociale, on ne le guillotinerait même pas. Vote pour le progressiste et salue les généraux, tous !...

Deuxième classe. — Une famille d'Américains roses à lunettes d'or. Les enfants lisent un journal français. C'est en lisant le journal qu'ils apprirent notre langue, et ça flatte vivement une famille française, d'un rose plus lourd, laquelle se contente d'un journal à gravures, l'emportant sur le texte. Les Américains couvrent de chiffres un agenda ; les Français se bourrent d'œufs durs arrosés de bière. Théâtre, restaurant, repas en wagon ; trois forts désirs de notre moyenne bourgeoisie.

Troisième classe. — Ce sont les pieds vénérables de l'homme qui a durement marché ; pieds larges, chaussés de gros cuir et qui confèrent à la brute la sainte majesté ; pieds que lavent les évêques à genoux, au son des cloches. Il a marché durement hier. Ses yeux sont gros de sommeil contenu, refoulé bravement comme on dompte la fatigue qui vient avant la fin de la journée laborieuse. Drap, toile et velours, comme on n'en voit porter qu'aux émigrants. Dans combien de gares glacées a dormi le pauvre ? Il s'informe, puis s'informe encore. Il ne croit pas qu'on le trompe, mais il doute de lui ; son immense ignorance le tourmente et il n'a aucune vision essentielle de ce monde qu'il lui faut parcourir. Venu de si loin, il n'a pas de bagage ; pas une de ces caisses historiées dont l'art grossier dirait sa patrie. Il n'a pas d'outils, ce laborieux ; il n'a que ses mains, ses formidables mains, ses mains vastes et lourdes comme sa bonne volonté.

Au terme de son voyage, il soulève son chapeau. Est-ce pour dire vraiment adieu au gentilhomme progressiste, aux Améri-

(1) On m'apprend que les aiguilleurs sont recrutés parmi les « volontaires ».

cains et aux Français mangeurs d'œufs durs?

— Salouté!

Il semble qu'un prodigieux espoir s'attache à ce pauvre, le grandit, l'illumine! Espoir qu'on voudrait partager!...

« Salouté! » a-t-il crié... Salut? Adieu? ou : « le Salut! »

ASSISES. — Douze jurés dont huit en habits de la province. La parole est à la défense. « Messieurs les jurés, comme a dit le poète, il fait Novembre en mon âme... » — Vingt ans de travaux forcés.

ANDRÉ SALMON

Faits divers

Un beau matin de cet automne où les feuilles ne veulent pas mourir, j'ai traversé l'ancienne place Royale et j'ai toqué à la porte de la vieille maison rose qu'habita Victor-Hugo.

La concierge paraît, un balai à la main : — On ne passe pas. Le musée est fermé.

J'avoue le désir que j'ai de visiter l'exposition du Théâtre Romantique. Je décline mes titres. Je montre mes ailes. La gardienne s'attendrit et l'on me conduit au conservateur-adjoint, qui m'ouvre enfin les portes du sanctuaire.

Le musée Victor-Hugo. J'y retrouve avec un peu d'émotion le souvenir de certains dimanches d'hiver qu'éclairait seul, ô Balzac! le soleil posthume de la Gloire. Je retrouve encore les tableaux, les livres, les dessins et même les impressions qu'ils éveillaient en moi naguère, au temps de l'adolescence dont quelques années me séparent à peine. Qui donc, vers la seizième année, fut Jeune-France? Si cette exposition avait eu lieu cinq ou six ans plus tôt et qu'alors je l'eusse visitée, je serais mort de joie et d'enthousiasme en admirant, dans les vitrines, tous ces bijoux de la Couronne Romantique. Le manuscrit d'*Hernani* ou *l'Honneur Castillan* et une carte d'entrée griffée HIERRO pour la première représentation du drame. Le manuscrit d'une pièce de théâtre qu'écrivit Alfred de Musset dans sa jeunesse : *La Quittance du Diable*; un scénario de Gérard : *La Forêt-Noire* et une partie de la traduction du *Faust*.

Aux murs, je vois deux dessins d'Alfred de Musset, rares me dit-on, un médaillon imitant Carlotta Grisi et tombé de la plume de son amant Théophile; d'autres images fixant les traits gracieux de la Taglioni, de Fanny Esler, des reines du théâtre et des rois éphémères de la Mode. Où sont-ils

Roqueplan, Beauvoir, le comte d'Orsay et les lions du Foyer de l'Opéra? Où est Gérard qui soupirait pour la cruelle Jenny Colon, des Variétés? Gérard, l'amant de la lune, l'ombre errante aux Champs-Élysées, le frère mystique! C'est lui qui composa ces vers que je murmure en sortant de la maison pleine de fantômes :

*Puis une dame, à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens...
Que dans une autre existence peut-être,
J'ai déjà vue — et dont je me souviens!*

* *

Quelle curieuse sensation a dû éprouver le dernier amant de Marie Berrier en apprenant que sa maîtresse d'un soir avait été coupée en morceaux! et quelle sensation plus curieuse encore doit éprouver, à l'heure actuelle, l'assassin menacé par l'épée de Damoclès du Policier! Le mystère de Marie Berrier a quelque analogie avec *le Mystère de Marie Roget* ou Mary Rogers, qu'Edgar Poe pénétra « loin du théâtre du crime et sans autres moyens d'investigation que les journaux », dit Baudelaire dans une note — les journaux de New-York furent alors moins prudents et plus indiscrets que ceux de Paris au sujet de la jeune fille perdue qui m'occupe, mais je n'ai pas non plus les incroyables facultés d'analyse et d'induction que possédait le papa du Corbeau. Peut-on risquer quelques conjectures sur le drame?

Le directeur d'une maison d'édition bien connue disait du *Bonheur dans le Crime*, que le capitaine Barbey d'Aurevilly écrivit avec une pointe de sabre : c'est mignon! Il pourrait porter ce jugement sur l'assassinat de Marie Berrier qui, vraisemblablement fut exécutée par un sadique. Le directeur du Grand-Guignol serait satisfait de la mise en scène. Le 8 août, à 7 h. 45 du soir, M. René Leroy, l'ami de cœur de la disparue la laisse seule à la terrasse d'un café, place de la Bastille...

L'atmosphère d'angoisse est créée.

Qu'est devenue la maîtresse du comptable?

Une dame trop romanesque m'avoua l'autre jour qu'elle trouve dans la mort de la jeune fille une bizarre coïncidence avec un désir de suicide que celle-ci aurait eu, affirme la dame, à cette époque de sa vie galante. Je ne pense pas que Marie Berrier ait jamais voulu se tuer. M. René Leroy interrogé par la revue *Action* sur les secrètes pensées de sa maîtresse, s'est montré chevaleresque et n'a pas consenti à les révéler; il a toutefois déclaré que la « petite prostituée » qu'il s'efforçait évangéliquement de remettre sur le droit chemin, n'avait pas

de raison particulière pour souhaiter la mort.

— Elle voyait la vie en rose, Monsieur, dit-il à notre correspondant. C'était une enfant, une véritable enfant. Si vous l'aviez connue...

— Je n'ai pas eu cet honneur, répond notre pudique collaborateur.

— Tant pis pour vous, Monsieur. Enfin, comme dit la chanson :

*Chagrin d'amour ne dure qu'un moment !
Plaisir d'amour dure toute la vie !*

— Je crois que Florian a dit le contraire.

— C'est possible, Monsieur. Adieu Monsieur. Enchanté d'avoir fait votre connaissance.

La dame trop romanesque accorde qu'il faudrait être bien habile pour se dépecer soi-même. Nous avons longuement parlé de l'assassinat considéré comme jeu de destruction, jeu de patience et puzzle, un soir d'octobre, au village de Bièvres, dans la salle basse d'un petit café où le vent jetait l'écho d'un refrain :

*De vos jardins fleuris,
Fermez les portes !
Les myrtes sont flétris,
Les roses mortes !*

* * *

Tout s'en va, l'amour, l'élégance, la fantaisie. Il devient tout à fait banal de couper quelqu'un en morceau. Ah !

Le Français, né malin, créa le vaudeville,
disait cet eunuque du grand siècle.

L'adultère Mme Jobin (Estelle) et son amant Charles — j'ai toujours pensé que ce prénom convient particulièrement aux amoureux et Estelle doit être de mon avis car son mari aussi s'appelait Charles — donc Estelle et Charles II sont allés à Clamart avec Charles I^{er} en tiers et soigneusement empaqueté. Le plus heureux des Trois, eut dit Labiche. Quel crime bourgeois ! Estelle déclare au juge que la passion ne le fit point commettre à son amant, lui aliénant ainsi maladroitement la plus belle circonstance atténuante. Les photographies d'Estelle reproduites par les quotidiens montrent qu'elle est sans charme et cependant un professeur égaré s'est tué par amour pour elle, la préférant aux mathématiques qu'Isidore Ducasse nommait « Jeunes Vierges ». Elle est à peu près laide, était-elle agréable au lit ? Charles ne le dira pas. Ah ! tous deux se sont bien mal conduits ! Je vote la mort.

Rêve d'ouvrier parisien : dormir entre les draps sales d'un hôtel meublé, au fond d'une ville de province. Fi ! Je suis touché

d'avantage par l'assassin qui cherche à laver sa conscience dans les flots du Champagne, à Montmartre, le soir du crime. Celui qu'on nous offre est bien vulgaire.

Pourtant — et il lui en sera tenu compte — Charles eut le joli geste d'ôter son chapeau devant le crâne de son vieil ami Jobin — quel nom de répertoire comique ! — ce crâne digne d'être manié par l'Hamlet de Jules Laforgue que j'imagine, non gras et bouffi comme celui de Shakespeare, mais beau, maigre et pâle comme est le poète Antonin Artaud.

GEORGES GABORY.

Ouvrages reçus

La jeunesse de Théophile. M. Marcel Jouhandeau. Ed. la Nouvelle Revue Française.

Ce n'est pas un mince sujet d'étonnement que, à l'immédiat lendemain du pire affront que l'intelligence ait reçu, cette égalité d'humeur avec quoi les meilleurs de cette génération s'appliquent à des fignolements sans âme. On ne veut pas dire ici qu'une période de véhémence super-romantique s'imposait : la grande indignation, comme la grande douleur, est le plus souvent muette. Mais est-ce dédaigneux silence, ces ratissages ingénieux dans de petits enclos où l'on voudrait croire, mais où l'on n'aperçoit pas qu'il se pose quelque chose ?

Il est clair qu'on ne reproche point à M. Marcel Jouhandeau son dédain à démarquer ou compléter M. Barbusse. Son histoire ironique et mystique a bien du charme. Jules Renard eut souri avec sympathie à ce frère qu'on donnait à son *Poil de Carotte*. Théophile est aussi un petit martyr aimable, fier, à qui rien n'échappe et qui se venge des choses en les regardant droit de ses yeux innocemment impitoyables.

Soit donc. Les godillots ôtés, rentrons dans la ronde, et nous embrasserons la plus belle, en attendant le retour des massacreurs de jeux.

Ainsi va toute chair, par Samuel Butler. Ed. de la Nouvelle Revue Française. Œuvre où baguenaude à loisir une fantaisie qui prend tout son temps et dont le charme principal est de s'attarder avec esprit. Une histoire ? Oui. Mais pauvre et monotone comme la vie et qui coule, comme un fleuve gris de novembre, qu'une brume, grise également, relie au ciel bas et gris. Une triple génération d'anglais, puritains et riches, qu'on voit s'appliquer à mériter leur paradis en se châtrant et châtrant méticuleusement les leurs de toute joie et de toute tentative vers

Lettres avec commentaires

Lettre de 1920

« Chère Anaïs,

« Tu me demandes des nouvelles, chère Anaïs, et du côté de la santé, Dieu merci, tout va bien à la maison et cependant, bien que la santé soit le principal, la santé n'est pas tout, et c'est une mère bien triste qui met la main à la plume aujourd'hui, chère Anaïs. Ce n'est pas pour me vanter, mais tu le sais, j'ai fait mon devoir comme tout le monde, à cette terrible guerre. Tu le sais puisque nous étions au même hôpital ; toi je ne sais pas si tu as eu à t'en repentir, quant à moi, j'ai été bien mal récompensée du côté des enfants, car ils ont poussé de travers, je puis le dire et Dieu sait ce qu'ils deviendront. Marie a subi l'influence de ma tante Bompard et elle est devenue comme elle ; elle ne dit plus un mot à table, comme si nous n'étions pas dignes de la comprendre ; quand je veux la prendre à part gentiment comme autrefois, elle défait mon bras de son cou : « Je n'aime pas ces chouchouteries-là ! » m'a-t-elle dit un jour. Elle passe sa vie en silence, ou bien dans la chambre d'en haut avec ses livres ; elle m'a déclaré qu'elle voulait gagner sa vie et qu'elle ne se marierait qu'à trente ans et encore ! Elle va donc partir pour Grenoble pour préparer son baccalauréat. Qui nous aurait dit, chère Anaïs, que nous aurions quelqu'un de chez nous dans l'enseignement, autre que cette anarchiste de tante Bompard ! Ce n'était guère nos idées. C'est une vraie comédie à table, de voir Marcel en face de sa sœur, car Marcel ne parle pas plus que sa sœur. Il fait une tête comme de dire à ça qu'il en aurait long à dire, mais qu'il ne dit rien par respect pour nous. Quand nous avons quelqu'un à table, alors il parle, mais il sort toutes les énormités qu'il peut : il dit qu'il n'y a rien de mieux que la guerre et que tout le monde est sur la terre pour se dévorer comme les bêtes et autres propos semblables. Tu connais bien l'abbé Texier, qui lui a fait faire sa première Communion ; il lui a dit que Notre-Seigneur était un homme qui n'avait jamais pensé à Sa Divinité et que de dire qu'il était le Fils de Dieu signifiait seulement qu'il était plus intelligent que les autres. Tu comprends que je ne me rappelle pas toutes ces folies, mais c'est pour te dire ce que la maison est devenue. Pendant ce temps-là, le petit Jules lit des journaux de sport à table en tirant sur son pain comme si c'était de l'élastique. Autrefois on avait le respect de grand-père quand il parlait de Napoléon I^{er}, que son père à lui a servi ; Marcel maintenant l'interrompt : « Mais ne raconte donc pas d'his-

toires que tu ne connais pas ! tu juges Waterloo ! comme si un soldat de la Marne savait un mot de ce qui s'y est passé ! ton père y était, et puis après !... » Voilà mon fils Marcel, Anaïs ! Mon mari a été très fatigué par la guerre. Il continue à montrer le musée, puisque c'est l'habitude de la ville que le conservateur fasse le cicerone, mais ce qui le révolutionne, c'est de voir l'insolence de la classe ouvrière. Et le fait est, chère Anaïs, qu'ils se promènent en sabot sur les Quinconces où ils n'osaient pas mettre le pied du temps de l'aristocratie. Tu as peut-être su que le fils de notre bonne Louise a fait une fortune de deux millions, qu'il a acheté le Parc Abour et qu'il est devenu maire de Sainte-Opportune. Il ne salue pas mon mari et il le regarde en riant. Nous avons été pourtant bien bons pour sa mère. La vieille Louise vient nous voir et elle pleure. Du côté de ma belle-sœur, rien n'a changé : elle est toujours aussi mauvaise avec moi. La semaine dernière, j'avais dû acheter des souliers neufs : « On n'achète pas des souliers à mon pauvre frère parce que c'est trop cher ! » dit-elle. Voilà, chère Anaïs, comme nous vivons depuis la paix. Qui nous aurait dit que nous aurions été ainsi récompensés de notre dévouement. Mais ce sont surtout mes pauvres enfants qui m'inquiètent. J'ai envie de mettre le petit Jules en pension. Il a un tel langage qu'on ne le comprend pas. Dans ces conditions la maison n'est pas bien gaie, et c'est pourquoi je ne t'ai pas invitée cet été.

« Je t'embrasse, bonne cousine et amie, en te demandant de prier pour ta pauvre cousine bien malheureuse.

NOELIE BOURASSIN.

COMMENTAIRES DE LA LETTRE

Ce n'est pas moi qui discuterai les mérites comme infirmières, de Noëlie Bourassin et de sa cousine. Les journalistes et les romanciers ont fait un éloge mérité de toutes ces admirables bonnes volontés que le péril de la Patrie a fait naître. Si j'en parlais, ce ton un peu ironique qui m'est hélas ! naturel, ferait croire que je n'admire pas ces dames autant qu'il est décent et je serais désolé de voir méconnaître mes sentiments. D'ailleurs, la question n'est pas là. Je suis ici pour prendre la défense de cette jeunesse tant accusée, la jeunesse de 1920. « Marie a subi l'influence de ma tante Bompard », dit Noëlie Bourassin. Cette tante Bompard est membre du corps enseignant pour les jeunes filles ; c'est une personne extrêmement instruite et intelligente (je ne plaisante pas et il n'y a pas de quoi le faire). Tante Bompard a recueilli Marie pendant que sa mère servait la Patrie. Tante Bompard a dit à Marie : « Tu n'as pas de dot, tu n'as pas envie de te faire ouvrière ! Il faudra bien que tu gagnes ta vie un jour ou l'autre ! Travaille donc pour passer des examens ! » Marie a compris et je ne vois pas qu'elle soit blâmable d'avoir suivi les conseils du

bon sens. Dame ! Marie n'est pas un modèle de tact. Ce n'est pas le tact qu'on enseigne dans les écoles du Gouvernement. Que Marie soit un peu raide, un peu trop gourmée, c'est bien certain, mais Noëlie Bourassin devrait se réjouir de la voir si bien mordre aux leçons de ses institutrices au lieu de s'en alarmer. N'est-il pas vrai ?

Quant à Marcel... de quoi vous plaignez-vous ? Vous avez toujours rêvé d'avoir un fils intelligent, vous l'avez ! Marcel se tait à table pour n'avoir pas de discussion avec son père, sans doute, parce qu'il n'aime pas les chicanes. Il est bien certain que le voisinage des gens intelligents n'est pas toujours agréable. L'intelligence c'est le libre examen, le libre examen, c'est l'abolition du respect. Rien n'est plus respectueux que la sottise, si ce n'est l'intelligence très haute d'un homme expérimenté. Marcel n'est pas encore une intelligence très haute ni très expérimentée. Il y a aussi la sottise peu respectueuse, parce qu'elle ne comprend pas : ce n'est pas celle de Marcel. Les théories que défend Marcel contre l'abbé Texier sont probablement celles de l'abbé Loisy, ce n'est pas à Marcel qu'il faut s'en prendre, c'est à cet abbé qui, d'ailleurs, en a été sévèrement puni : il est excommunié. Il y aurait beaucoup trop à dire ici, pour que j'entame une discussion avec Noëlie Bourassin. Le passé et le futur sont attachés par un nœud gordien que je ne trancherai pas, n'étant pas Alexandre le Grand. Marcel n'est pas poli envers son grand-père et vous pensez bien que ce n'est pas moi qui l'approuverai, bien que je n'aie pas toujours été poli envers le mien. Mais dans ce qu'il dit, il n'a pas tort, on ne connaît pas Waterloo pour y avoir eu un père fantassin. Je plains le conservateur de musée d'être obligé de faire le cicerone, bien que je ne comprenne pas très bien ce qui l'y oblige, sinon un certain amour de la société des inconnus. Quant à son mépris pour le fils de sa bonne devenu millionnaire, qu'il réfléchisse que ses ancêtres ont excité sans doute des mépris semblables, il n'y a pas bien longtemps, et qu'il soit indulgent.

Deux mots encore, Noëlie Bourassin ! Vous vous plaignez que votre absence a été néfaste à vos enfants. Je l'admets avec vous, pauvre mère, bien que le progrès dépende de notre adhésion à vos principes. Mais alors, pourquoi songer à mettre en pension le petit Jules, trop sportif. Soyez logique, voyons. Voulez-vous un conseil ? Giflez-le de temps en temps. La gifle est une douche très salutaire contre la manie infantile des sports.

La question des belles-sœurs m'intéresse énormément. J'ai la chance d'en avoir deux ; elles sont charmantes ; elles pourraient ne pas l'être, et je connais des belles-sœurs qui ne le sont pas. Vous êtes vous-même une belle-sœur. Je suis persuadée que vous êtes une belle-sœur charmante, Noëlie Bourassin, mais si j'en crois les lettres qu'écrit de vous votre belle-sœur, il n'en est rien : cette chère dame prétend que l'épigramme des souliers n'était qu'une vengeance.

Si vous essayiez un peu le système dit du « Pardon des Offenses » ? Je vous assure qu'il a du bon au point de vue de notre petit bonheur quotidien. Je ne me place qu'à ce point de vue, n'ayant ni assez d'autorité, ni assez d'envergure pour en choisir un autre.

MAX JACOB.

La lettre du poète moderne

Chère Irma (trop chère pour un poète),

La berceuse éclate au bruit des cymbales et le chalumeau à sou-
dure autogène remplace les allumettes pour les lampes à arcs ! Je ne
peux me rassasier du vase de votre cœur — la vase de votre cœur —
simple d'ailleurs bocal de conserves, conserves de cornichons qui sont
vos amants de cœur. Les affaires ne vont pas : j'ai vendu un poème
3 fr. 95, je ne puis m'acheter des cravates pour remplacer celles
dont vous faites des chapeaux. Heureusement que ce qui dépasse
le point de mire que j'ai au creux de l'estomac est considéré comme
nul. Et voilà les vingt-et-un jours du neurasthénique. Parlons affaires.
Qu'avez-vous fait de mon parapluie ? J'espère que vous ne l'avez pas
brûlé. M^{me} Fayot, ma mère, m'a dit : « Si tu veux que je t'achète
des gants blancs, promets-moi de ne pas faire de littérature. » J'ai
promis, rien n'engage à rien ; je vous ferai cadeau des gants pour
vos amants. C'est comme ça que nous sommes, une âme de soute-
neur, la bouche en cœur, le cœur en bouche, le tout en caoutchouc
vulcanisé. Nous ne sommes pas saouls.. Je ne connais rien de plus
bête que la littérature de X... A tous les mots que je t'écris, je déchire
une page de ma vie. Si seulement vous les recousiez de vos doigts
roses, sur la harpe des brocheuses en ficelle (la plus sale race d'ouvrières
entre parenthèses, les brocheuses.) Mon cœur est embroché sur le
vôtre, portez-le z'en broche. J'ai un ami belge : il s'appelle Robert ;
c'est un homme en relief, vantard et jésuite, il a trop de cheveux ;
je vous le présenterai jeudi. Ah ! pourquoi n'avoir pas cueilli les roses
de septembre à Chartres. Vous avez repoussé mon amour altéré,
Sidonie ! A lundi, j'irai comme un roi mage t'apporter mon fromage
et quant à mon sonnet, j'en ferai des cornets pour y mettre une
olive. Interrompu par la nuit qui descend du mont Sinaï, la seule
contre laquelle les mille œils électriques de ce café ne puissent rien.....
... J'avais formé le projet d'élever votre âme jusqu'à la mienne, mais
tu ne penses qu'aux dancings, mot qui ne rime pas à sphinge. Tout
enfant, je fus élevé dans une chambre à nourrice dessinée par Stein-
len, c'est pourquoi j'adore les chats (jeu de mots intraduisible) ;
aujourd'hui j'ai du mal à me procurer un pardessus, c'est pourquoi
si l'un de vos amants oubliait le sien sur le coin de votre cheminée,

de votre chemise, je vous saurais gré de me le recopier et de me le faire parvenir par retour du courrier. C'est

avec le désir de plonger mes yeux dans les tiens, chaste Irma, et celui, Madame, de vous présenter mes hommages, le but de cette lettre décousue, mais évidemment géniale.

MAURICE FAYOT,

Homme de lettres.

Boulevard du Mont Parnasse.

COMMENTAIRES DE LA LETTRE

« Eh bien ! il faut lui envoyer un pardessus, à ce garçon, dit un gros monsieur à qui Irma, dite Ginette, lit cette lettre, toute fière d'avoir un poète dans ses relations.

— Penses-tu ! Il n'a qu'à se remettre avec sa mère, il aura un pardessus.

Irma tourne sa joue vers l'oreiller.

— Je vois ce que c'est, dit le gros monsieur, qui tourne la joue vers l'autre oreiller. C'est un garçon qui aura voulu faire de la poésie et la mère est mécontente. Eh ! bien, il m'intéresse, moi, ce garçon ! j'ai justement un vieux pardessus, je vais lui envoyer mon vieux pardessus.

— Et moi, je te défends de lui envoyer rien du tout. Sa mère n'a qu'à lui en payer des pardessus. Elle est bien assez riche. Hier soir, tu n'as même pas voulu prendre un taxi pour rentrer, aujourd'hui, tu veux faire le généreux ? Tiens ! tu ferais mieux de commander à déjeuner. Voilà la mère Louise ! Mère Louise je ne veux pas de salade : montez-nous deux bifteacks, des œufs durs et une bouteille de Bordeaux rouge ».

Dans l'après-midi, Irma est dans le compartiment des premières, du métro, avec une amie. Elle montre la lettre du poète.

« Il est louffingue, ton copain ! Non, mais, un pardesse... il est purée à ce point-là : c'est le genre mec, alors !

— Oh ! tu penses bien que c'est une plaisanterie, ma chère ! C'est un type tout ce qu'il y a de rupin ! Sa mère est propriétaire des Lessiveuses Fayot, ainsi !!

— Oh !

— Dis donc ! J'ai montré la lettre au gros, ce matin ! Il voulait lui envoyer un pardessus : il a cru que c'était un amoureux à la blague.

— Et... c'est sérieux ?

— Il m'a proposé de m'épouser.

— Non ? Mais c'est sérieux ?

— Tu me vois M^{me} la Lessiveuse Fayot.

— Pourquoi pas toi aussi bien qu'une autre?
— Mon petit moi, j'ai un cœur d'artichaut. Je jette les feuilles un peu partout et je marche dessus.

CONSÉQUENCES DE LA LETTRE

Maurice Fayot a reçu un pardessus trop large et qu'il a vendu ; c'est le troisième qu'on lui donne depuis huit jours. Il a envoyé ses livres au gros monsieur qui a répondu par une invitation à dîner avec Irma, chez Prunier. Pendant ce dîner, Maurice a été correct et timide.

M^{me} Fayot la mère, a reçu la lettre suivante :

A Madame Vve Fayot,
propriétaire des Lessiveuses Fayot,
144, boulevard Péreire.

« Madame,

« Une personne qui vous veut du bien et qui désire rester incognito, vous informe que votre fils a promis le mariage à une grue. Cette grue s'appelle Irma et elle habite 35, rue Labruyère. A bon entendeur, salut.

Signé : Une personne qui vous veut du bien. »

M^{me} Vve Fayot, qui a chassé son fils depuis qu'il s'est déclaré poète, ayant reçu sa visite au jour de l'an, ne lui a pas caché la lettre anonyme.

Maurice ne se rappelle vraiment pas cette promesse de mariage. Il a parlé d'Irma sur un ton dégagé et méprisant : « Oui ! Irma ! une petite assez insignifiante. » A la pensée que son fils aurait pu épouser une personne du trottoir, M^{me} Fayot pleure auprès de l'oncle Adolphe :

« Il n'y a pas que les poètes qui envisagent le mariage avec cette légèreté, dit l'oncle Adolphe.

— Enfin ! la Lessiveuse Fayot, c'est un nom ! il a un nom, mon fils ! On ne respecte même plus son nom ! On ne respecte plus sa famille ! Si on ne respecte pas sa mère, alors, qui respectera-t-on ?

— Mais si ! mais si ! tu t'exagères les choses, Amélie. On respecte tout, on respectera tout encore longtemps, Dieu merci ! Seulement, Maurice a besoin d'être surveillé ! Et puis, c'est un inconscient ; tu l'as toujours beaucoup trop gâté. Voilà le résultat ! Tu lui donnes trop d'argent depuis qu'il n'habite plus chez toi. Je connais les mères.

MAX JACOB.

Dialogue des vivants

VAN DONGEN. — Il est très possible que la science ne soit qu'une arme pour faire la guerre à la science. Certainement, un art qui ne serait que de la science serait un suicide.

ELIE FAURE. — Que les peintres soient glorifiés ! Ils ont le pouvoir d'animer ce qui semble inerte. Ils ont l'orgueil de rendre l'étendue plus large et d'intensifier la lumière alors que l'ombre du passé s'accumule et que la distance décroît entre l'heure actuelle et la mort.

ANDRÉ GIDE. — L'art moderne ressemble beaucoup, ne trouvez-vous pas, à la chaudière de Médée, où celle-ci fait bouillir, découpé en petits morceaux, celui qu'elle prétend rajeunir.

VOLLARD. — Dites-moi donc, Cornilleau... hein?... ce jeune homme, qu'est-ce que c'est ?

LA DAME. — M. Blanche nous l'a beaucoup vanté.

VAN DONGEN. — Madame, vous avez des bas qui s'accordent très bien avec votre chapeau.

ANDRÉ GIDE. — Il vint à moi parce qu'il croit que je suis un poète anglais.

VOLLARD. — Dites-moi donc, sa peinture, à ce jeune homme?... Est-il bien malheureux ?

ELIE FAURE. — La peinture ne peut pas être le langage du désespoir, puisqu'elle ne se réalise qu'à la condition de trouver l'accord d'une passion inquiète et d'un impassible univers. C'est dans cet accord qu'est la joie.

ANDRÉ GIDE. — J'attendais celui qui, loin à la fois de l'Ecole et de la Chaudière...

VOLLARD. — J'ai connu jadis M. Bernard.

LA DAME. — Ecoutez M. Gide !

ANDRÉ GIDE. — ... ignoré de tous, solitaire, naïf, sans préméditation, sans effort, à la fois orgueilleusement volontaire et modestement studieux, capable de comprendre qu'en art rien de durable ne s'obtient sans un immense effort, occuperait son énergie, non plus à discréditer de vieux moules, mais à construire enfin ; quelqu'un dont les sens subtils...

VOLLARD. — Dites-moi donc, M. Bernard, est-ce qu'il viendra?... Est-ce vrai qu'il a connu Cézanne ?

ELIE FAURE. — Vollard !

ANDRÉ GIDE. — ... consentiraient à se soumettre à la domination de l'esprit par une servitude volontaire qui sans doute est le secret du grand art. Il se pourrait que ce soit Cornilleau.

VOLLARD. — Dites-moi donc, ce Cornilleau, je le connais très bien !

VAN DONGEN. — L'Art est peut-être un sublime mensonge, mais...

JACQUES-EMILE BLANCHE. — Oh ! un mensonge bien innocent !

LA DAME. — Oh ! Monsieur Blanche.

VOLLARD. — Dites-moi donc, Monsieur Blanche, vos amis Genex et Jean Besand, vous les voyez toujours. Au fait, Cornilleau, est-ce que je ne confonds pas avec Cocteau ?

JACQUES-EMILE BLANCHE. — Vous ne savez rien de Cornilleau. C'est une farce.

LA DAME. — Un mythe ?

JACQUES-EMILE BLANCHE. — Pas tout à fait, M. Vollard l'a dit, il le connaît. Nous le connaissons tous, et connaissons tous sa peinture, autant qu'il la connaît...

LA DAME. — Charmant !

JACQUES-EMILE BLANCHE. — Si je l'ai présenté comme un inconnu, j'en demande bien pardon, comme d'une sottise, à mon cher André Gide.

LA DAME. — Les Caves du Vaticinant !

JACQUES-EMILE BLANCHE. — Je le situe là où il doit l'être, parmi les tout jeunes peintres auxquels la critique reconnaît du génie. Je suis heureux de lui avoir fait gagner un peu d'argent...

LA DAME. — Mais c'est abominable !

JACQUES-EMILE BLANCHE. — Ce qui est abominable, madame, c'est le métier, la carrière du peintre d'aujourd'hui !... Quand je pense que les seuls compliments que m'aient valu mes livres me sont venus de Tailhade. Et encore il me prenait pour mon fils en lui enseignant à mépriser son père !

UN VALET. — Monsieur André Michel !

LA BONNE. — M. Tristan Tzara !...

(On sert des gaufres, des tranches de coco et de l'eau de Vals).

CROQUIS INTIMES

Sadi-Carnot demandait un jour à son ministre des Beaux-Arts ce qu'il fallait penser du Salon de l'année. Il n'y en avait qu'un à cette époque somnolente. L'homme au portefeuille répondit :

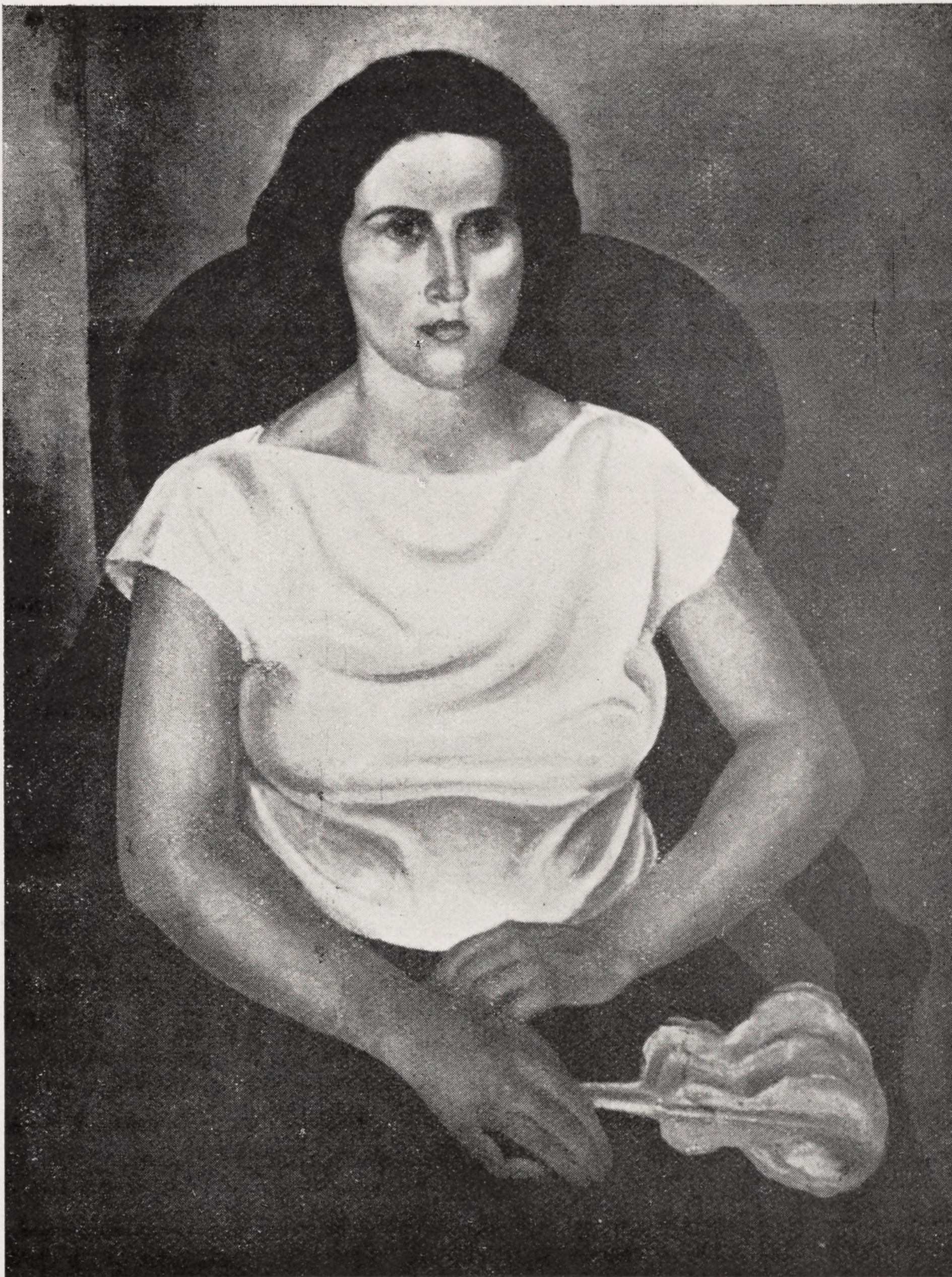
— Bonne médiocrité générale, monsieur le Président.

Sadi-Carnot remua deux fois la tête, mécaniquement et répliqua :

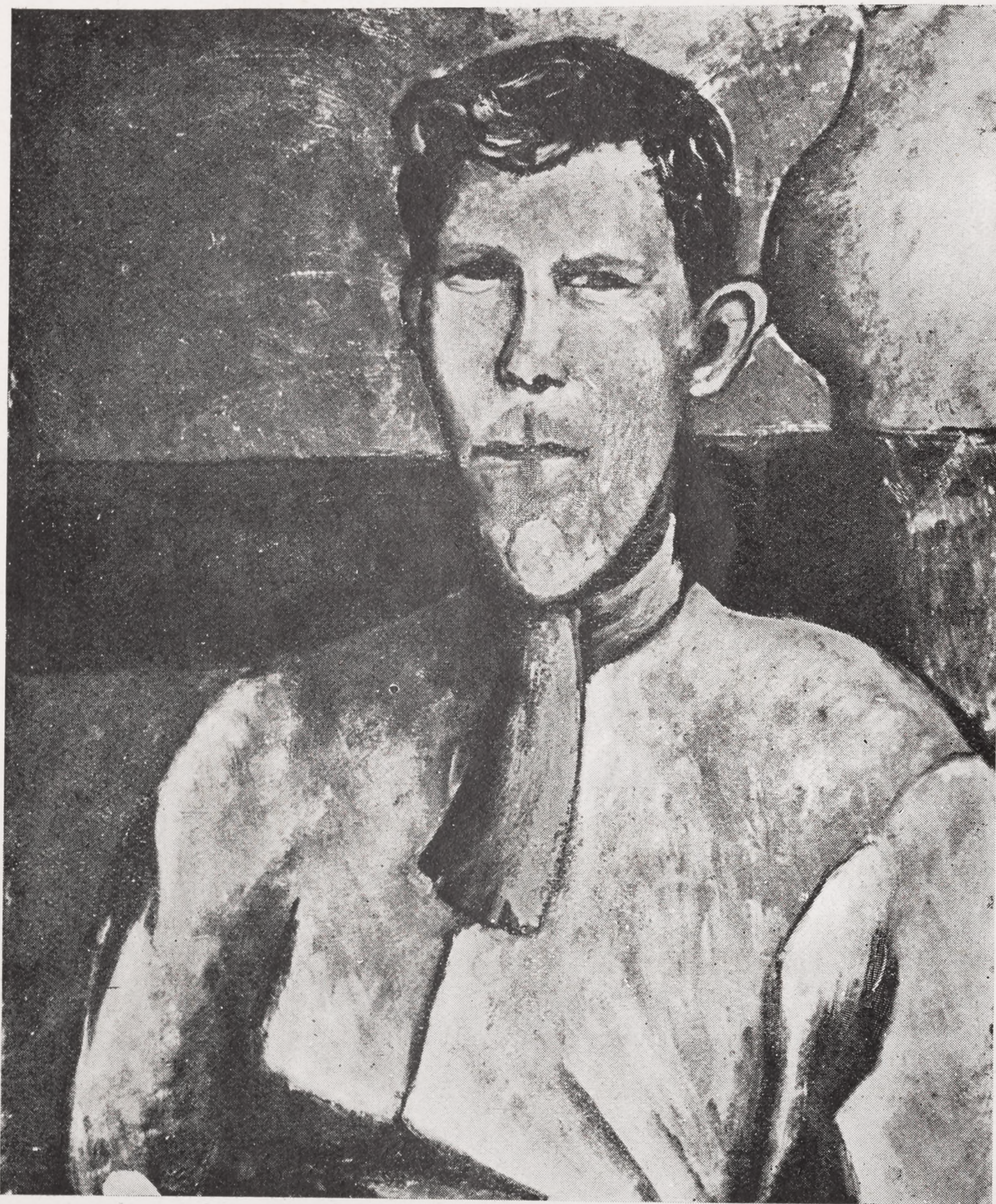
— Parfait, c'est ce qu'il faut dans une démocratie.

Cormon ne s'appelle pas Cormon. Il est fils d'un vaudevilliste qui, parfois, se haussa jusqu'au mélodrame, et qui se nommait Fernand-Pierre-Etienne Piestre ; mais il signait Cormon ses œuvres dramatiques. Son fils adopta le pseudonyme paternel et garda un goût pour le mélodrame assaisonné de vaudeville, voire, le vaudeville mélodramatique.

*Lorsque avec ses élèves vêtus de peaux de bêtes
Cormon se fut enfui de devant Cabanel...*



GABRIEL FOURNIER



CREIXAMS

Elève, effectivement de Cabanel et aussi du glacial Fromentin, Cormon eut à son tour pour élève Henri de Toulouse-Lautrec. Cormon ne se consola jamais d'avoir eu un élève qui peignait des enseignes pour les baraques de La Goulue.

— Enfin, vous, demandait-il un jour à Forain, est-ce que vous croyez aussi que c'est des chefs-d'œuvre?

A une jeune femme délaissée par son amant du genre fauve, et qui sollicitait de reprendre pour vivre ses poses chez Cormon, l'homme illustre écrivit :

« Je vous félicite, ma bien chère enfant, de revenir enfin aux artistes honnêtes ; etc., etc. »

* *

Certain après-midi d'un des derniers étés du siècle dix-neuf, le poète Léo Larguier, alors caporal d'infanterie, revenait de l'exercice avec son escouade.

Sur la route, il fit rencontre du peintre qui s'en revenait chez soi, ayant passé une rude et bonne journée « sur le motif ».

Poète dont le moindre geste a le déploiement strict et pompeux de l'alexandrin classique, le caporal Léo Larguier fit faire halte et commanda :

— Présentez... armes !

Le vieillard sublime fut grandement touché de cet hommage, si gentil dans son emphase.

Pourtant, la vue des vingt-quatre lebel ne laissait pas que de le tourmenter et, serrant avec effusion la main de son admirateur, il ne put se défendre de s'enquérir :

— Ils ne sont pas chargés, au moins?

Il prononçait « au moinsse », à la provençale.

En 1914, Larguier devint sergent dans les ballons ; Joachim Gasquet parvint jusqu'à la dignité de porte-drapeau ; tous les cézaniens durent penser que c'était bien ainsi.

* *

Très éloigné de nos chères disputes, un journal de Toulon « Je dis tout », s'est trouvé pour clore à merveille le débat « Cubisme et Camouflage » ouvert dans l'Art Vivant :

« Il y a quelques années, la question de la couleur des navires de guerre revenait régulièrement sur l'eau à l'époque des manœuvres navales et, chaque fois, cela se traduisait par une dépense de quelques millions pour peindre les navires en gris fer, toile mouillée, ou toute autre nuance... à la mode.

« Si quelqu'un eut alors proposé d'emprunter *au cubisme ses procédés révolutionnaires* pour rendre nos torpilleurs et nos croiseurs invisibles, l'auteur d'une telle proposition se fut effondré sous les quolibets. Et pourtant... »

N'ajoutons pas un mot.

* * *

A l'inauguration d'une exposition d'art chrétien — je le dis pour situer honnêtement, mais ç'eût pu être en tout autre Salon — une dame, jouant du face-à-main ainsi qu'un Sioux du tomawack, témoignait de la plus dévote attention.

Comme c'était une invitée de choix, un des organisateurs vint à elle.

— Cela vous intéresse, Madame?

Elle répondit :

— Toujours !

Terrible, effrayante réponse !

LE TOMBEAU D'HENRI-ROUSSEAU

Henri-Rousseau ne savait pas grand'chose de lui-même ; il peignait de son mieux, bravement, honnêtement, avec sérénité. Ceci, déjà, le met en posture de héros.

Quelques peintres, poètes et écrivains offrirent dans l'atelier de Picasso un banquet à notre vieil ange-douanier. Ceux qui, précisément, méprisent Rousseau, nous accusèrent de le berner. C'est un mensonge dont j'ai le devoir de faire justice.

Nous ne crûmes pas nous moquer en décorant l'atelier selon le style Rousseau. Quel hommage convenait mieux ? Fallait-il un décor de ballet russe et des joueurs de flûte ? Henri-Rousseau entendit des poèmes très sérieux, mais fallait-il ennuyer le vieil ami ? Ces poèmes étaient sincères, toutefois ; un de nos compagnons, si discret, qu'il ne publia qu'un petit nombre de beaux vers, signés seulement de ses initiales, chanta sur un air à la mode, une chansonnette de circonstance. Le douanier goûta la chansonnette plus que les vers et il implora, la larme à l'œil :

— Tu me la copieras à l'encre !

Rousseau n'était pas stupide ; très sincère, simplement.

Combien de messieurs honorés d'un beau speech demandent, avec une moins angélique candeur, qu'on le leur copie à l'encre d'imprimerie, s'il vous plaît !

Au dessert, le cher homme s'endormit. Il avait savouré un instant de triomphe sans mélange, et je crois volontiers que ce sont

d'autres banquets, plus éblouissants, qu'il faut tenir pour de viles mystifications.

Je ne veux pas changer un mot au très simple « reportage » que, le 2 mars 1912, j'écrivis, sans avoir le temps de me relire, pour *Paris-Journal* et sous ce titre sans majesté : *Transfert des restes d'Henri-Rousseau, le Peintre-Douanier* :

« Hier, par des soins pieux, a été donnée une sépulture décente aux restes d'un homme à qui seul, si quelques-uns contestent son génie enfantin, on ne peut marchander le titre de personnage singulier. D'aucuns pensent que le vieux douanier Rousseau, peintre sur ses vieux jours, et mort en septembre 1910, la gloire et la risée du Salon des *Indépendants*, fut une espèce d'ange prolétaire, artiste sublime et inconscient.

« Le matin de ce samedi 2 mars est frais. Le col du pardessus relevé, songeant, aux approches du cimetière de Bagneux, à des matins de duel ou d'exécution, nous traversons la zone militaire. Voici les boutiques des marbriers, les guinguettes, les entreprises de jardins.

*Dans quel état les a mises
Ton passage, hiver maudit.*

« Ces vers, naguère, Jean Moréas, de sa voix tue, mais immortelle, nous les déclamait à la même place, devant un pichet, au retour d'une promenade nocturne et nostalgique. Mais apparaissent, officielles et pompeuses, les portes de la nécropole. On dirait les portes de la Cité future !

« Un groupe, si mince, se forme, et l'on avance, par les interminables allées : Avenue des Erables planes. Avenue des Tilleuls argentés, 95^e division ; c'est là. Un vieillard traînant un wagonnet vert nous précédait. La fosse vulgaire est béante ; au fond repose le cercueil de sapin, enrobé de la même terre grasse qui colle à nos souliers. Un gardien — gendarme des morts — fait un procès-verbal, car l'autorité s'inquiète aussi des cadavres.

« Maximilien Luce caresse sa barbe grise ; je songe aux soirées de la rue Pérelle, quand Rousseau recevait ses amis, pêle-mêle, vieux gabelous, concierges, peintres et poètes, dans l'atelier exigü décoré de drapeaux français et russes et de ses œuvres, naïves, barbares et d'une incomparable franchise, attestant des dons uniques de couleur et de composition.

« L'homme était toute candeur. Certes, il croyait à son talent, peut-être l'exagérait-il ; mais il ignorait tout de ce que nous voulons quand même — nous qui ne sommes pas dupes — nommer son génie. Ce douanier fut un saint, ce peintre maladroit un grand poète.

« Maintenant, le cercueil est hissé. On gratte la terre qui le recouvre, et on le place dans un autre cercueil plus grand, tout neuf.

Le wagonnet vert étant chargé, nous redescendons les perspectives de la nécropole. La fosse nouvelle est prête. Le gardien, après un salut correct, nous abandonne, enfin, notre pauvre mort. Désormais, il repose en paix, enseveli décemment, sans bruit, sans vaine apothéose. Bientôt, sur la tombe, s'érigera une pierre, décorée seulement d'un médaillon dû à M. Queval, un artiste modeste, l'ancien propriétaire de Rousseau, et qui aimait sa peinture, son talent de violoniste, et aussi les belles histoires de la guerre du Mexique que le cher douanier contait si bien. »

* * *

— Que se passe-t-il? demandait un provincial à un gardien de l'ordre, en suivant des yeux le flux et le reflux des curieux et des amateurs, des collectionneurs riches et des artistes pauvres, à la porte d'une galerie parisienne où l'on dispersait aux enchères la collection Degas.

Avec cette belle conviction si nécessaire à l'autorité pour qu'elle soit efficace, l'agent répondit sans se troubler :

— Ce sont des gens qui célèbrent le Centenaire de Degas !

J'admire la réponse de l'agent. Ainsi les gloires les plus réservées pénètrent-elles dans l'Immortalité par tous les seuils à la fois : par le Portique du Jardin des Elus et par la barrière s'ouvrant sur la cour banale des dévotions populaires.

Degas est maintenant inscrit au calendrier des gloires nationales. Ceux qui continueront à l'ignorer l'admireront, de confiance. Est-ce la récompense suprême de ceux qui n'eurent à opposer à la longue incompréhension que leur mépris superbe? Peut-être.

* * *

A l'issue d'une de ses dernières visites au Salon de la Nationale, Charles Morice m'écrivait :

« C'est la citadelle de l'art élégant, intelligent, bien mis et bien pensant, où sont habilement dosées l'audace et la prudence. Aux « Artistes français », on est rococo ; on est fou aux « Indépendants », et il y a de la perversité au « Salon d'Automne ». A la Société Nationale, on est simplement, très bien. Et l'on a beaucoup de succès. »

De cette citadelle devait s'élancer, habillé en jeune homme pour tenter cette sortie, M. Jacques-Emile Blanche.

* * *

Le matin du vernissage des *Indépendants* de 19.., un mystérieux vieillard en paletot jaune distribuait un tract qui mérite d'être sauvé de l'oubli ! :

L'ORPHÉISME

« Ses adeptes qui élaborent dans l'ombre ce système nouveau sont-ils des peintres, des poètes, des danseurs, des musiciens? Sont-ils un peu de tout cela? »

Ainsi nous parlait hier, dans un « écho », un reportage artistique qui se distingue depuis longtemps par une insignifiance notoire.

Et cependant :

— Etablir une subtile télégraphie sans fil entre tous les postes les plus lointains de la pensée picturale.

— Peindre la cloche, le piston, le violon aussi bien que la tarentelle, le foot-ball, l'éclair ou le coup de feu, non les superficialités (impressionisme), non l'explosion des sentiments (futurisme), non les formes objectives (cubisme).

— Percevoir le bruit de la Matière et l'ordonner selon les lois de l'idéal transcendantal.

Des peintres qu'unit une foi ardente ont vaillamment défendu ce programme au cours d'expositions très remarquées à Rouen et surtout à Paris, à la Section d'Or. Des littérateurs apportèrent à ce mouvement la meilleure sève de leurs forces intellectuelles jeunes.

— Des articles parurent signés des noms les plus autorisés de MM. Buffet, Raynal, Reverdy et Francis Yard. — M. Maurice Raynal menait le bon combat dans la Section d'Or en soutenant vaillamment les apôtres des idéalités picturales. — Au cours d'une conférence, M. Apollinaire, après une dissertation sur « le cubisme écartelé », salua avec joie la venue de l'Orphéisme dans les œuvres de Dumont, Francis-Picabia, Valensi, Marchand, Metzger (*sic*), Moreau, Lhote, Léger, Levitska, etc. Il écrivit alors pour la Section d'Or la retentissante et reconfortante préface : « Jeunes peintres ne vous frappez pas ».

— Tout ce mouvement si important, si caractéristique pour les nouvelles tendances n'est pas un quelconque mouvement en isme, comme vous l'insinuez, cher confrère, et nous espérons vous voir en un jour très prochain saluer chapeau bas « l'Orphéisme ».

Signé : Georges MEUNIER.

M. Luc-Albert Moreau ne fut pas peu surpris d'être ainsi mêlé à cette affaire. Et quelle surprise de ne point trouver là, parmi d'autres, le nom de Robert Delaunay dont l'*Orphisme*, avec M^{me} Delaunay-Terck et M. Bruce occupa, non sans vigueur, une place considérable, bien au-delà de la cimaise !

Dans le même temps, un collectionneur devenu marchand, ancien symboliste et ancien commissaire-priseur, rendait visite aux jeunes d'avenir.

Il leur faisait d'alléchantes propositions, dont ils pouvaient tirer

de suite bénéfice, sous condition... de renoncer à faire, ou de ne jamais tenter de faire, de « Cubisme ! » « Ce n'est pas pour moi une affaire, disait ce marchand à principes, c'est une campagne de salubrité. » On signala plusieurs conversions.

Dans la suite, au plus fort des horreurs de la guerre, le directeur de l'*Effort Moderne* arrachait aux mêmes jeunes, et à d'autres, le serment contraire.

* *

La Section d'or, ainsi que chacun sait, ou plus exactement, ainsi que chacun l'ignore, est un théorème architectural — assez fréquemment oublié par les spécialistes eux-mêmes — qui indique le procédé le plus pur qui soit pour construire deux triangles équivalents. On comprend le sens agréablement ambigu de cette formule qui, soyons précis, s'inscrit de la façon suivante :

$$\frac{a}{b} = \frac{b}{a + b}$$

* *

Moréas aimait à répéter : « Les peintres ?... Ah !... il leur faut un atelier, des couleurs, des modèles !... Moi j'ai composé les *Stances* et les chœurs d'*Iphigénie* en me promenant, la nuit, sous la pluie !... »

Le grand poète n'entendait rien à la peinture. Cependant, un flair de vrai artiste lui faisait immédiatement distinguer les valeurs parmi la foule de jeunes gens qu'il brimait volontiers.

— Monsieur Picasso est un homme très bien !...

Boleslas !... Bougrelas !... La *Plume* !... Le souvenir de l'œil de Dieu, en plâtre, par Biegas, c'est notre chanson de *Jenny l'Ouvrière*, nos *Bœufs tâchés de roux* et notre *Marseillaise de la Paix* !

ANDRÉ SALMON



Etoiles de mer

Marseille et Naples m'ont offert des cédrats et des cônes de cèdre ; Bruxelles, des perles limpides, clivées dans le biseau de ses glaces. Mais les îles lointaines que je ne visiterai jamais doivent être riches de tout ce que j'ignore. Sans doute, les bouteilles vides, joyeux souvenirs des naufragés, échouent doucement sur les plages inconnues. Un nègre les recueille et les range dans un casier vermoulu. Vichy-Célestins ! une mère éplorée, au large des Antilles, demandait du secours en mil huit cent deux. Les vagues, inclinées sur les galets, comme des caniches savants, attendent en vain la récompense promise par les agences de publicité et les notaires : l'homme de peine, un œillet aux lèvres, balaye flots et écume, matin et soir.

VU DE LA TOUR SAINT-JACQUES

Lasse d'avoir roulé jusqu'à Paris, la lune repose au ciel d'un bal. Venue de la Croix-du-Sud, où jouent les angelets et les palombes, elle s'égara dans les cannaies mauves et ne trouva sa route que dans le sillage d'un dreadnought ! Encore reçut-elle les eaux grasses des dalots et l'huile épaisse des ports gonflés de soleil.

... Bien joli l'amour aux cocktails, là même où Vénus en crinoline, au siècle dernier, dut danser la redowa. — Une chaîne d'ancre amarre les arbres aux quais de béton et le jet d'eau du Luxembourg menace les étoiles filantes. Des barques souples glissent sur la chaussée : rolls-royces dont les fanaux promènent des sirènes blondes.

Un mannequin tourne et saute devant les miroirs : le vent. Les nautoniers sous les quinquonces, laissent s'enfoncer les proues dans le sable. Ongles roses, des oiseaux-mouches couronnent Notre-Dame endormie. Septembre, tes réveille-matin peuvent cribler de grelons nos cœurs d'enfants ; rien ne nous émeut plus, et voici que les disques changent : signe de pluie, disent les horoscopes.

DÉFETS DU JOURNAL D'UN DÉMENT

« Vos bulles de savon étant à l'image du globe, il conviendrait qu'elles tournassent également. » Le discobole, docteur ès-astrologie, professeur de physique à l'Institut Ambert Saint-Joseph, inscrivait ce précepte, en exergue de chaque journée. Son raisonnement me paraissait bien spécieux, mais je ne savais quel autre paradoxe lui opposer. De pareilles conditions de mouvement admises, le jeu devenait quasi impossible. Les bulles de savon ne se plient pas aisément aux lois de fer qui régissent les planètes. »

Le faubourg alignait devant nous ses vingt-huit pièces de domino : nous totalisions les points noirs des lucarnes pour obtenir la valeur des pions. D'une chiquenaude, le discobole eut pu modifier le spectacle, mais les cheminées ne gênant ni ses essais de tir, ni ses sauts périlleux, il se contentait d'ignorer usines, immeubles et faubourg de dominos. Des choses aussi diverses qu'une caserne et un double-six ont des correspondances cachées. Il n'appartient qu'aux poètes, aux fous et aux invalides du Second Empire de les découvrir et de les commenter.

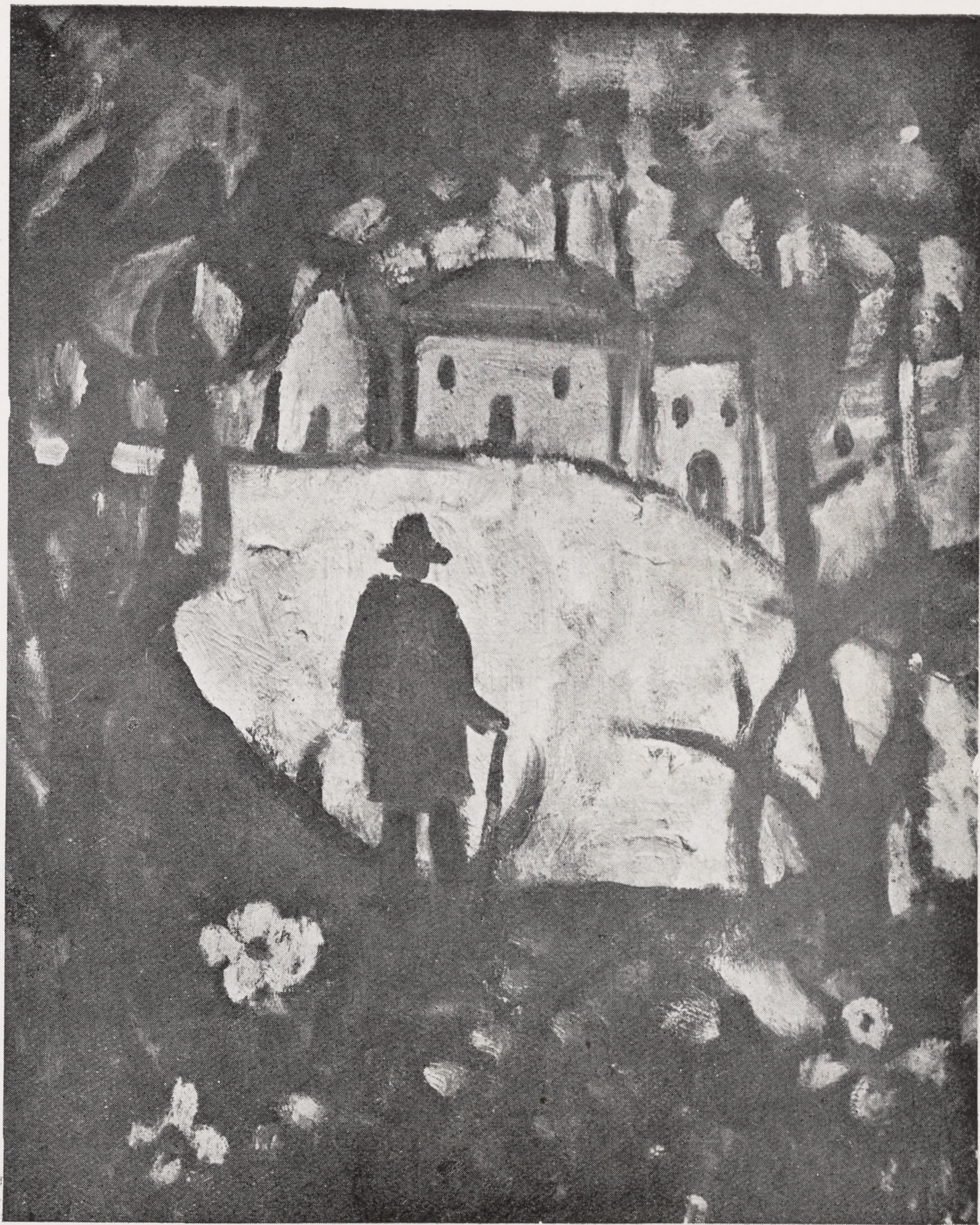
En vain objections-nous au lanceur de disque la trajectoire de son palet. « Mon palet, répondait-il, n'étant pas de même forme que ces sphères — terre et bulles — vous ne pouvez vous prévaloir de son exemple. » Nous n'avions pu dompter les capricieuses perles de savon quand je retournai le sablier. Entre minuit et une minute, je glanai quelques secondes couleur d'automne. Le pêcheur de lune tendit ses rêts et ramena des eaux son cercle d'ombre jaune. C'était lui qui fournissait ses disques au gymnasiarque.

Les coins d'horizon, les angles de carrefour se déroberent aux regards. Le discobole allait-il les faire jaillir d'un cornet à dés et, jouant au puzzle avec, reconstruire un paysage tout en pointes, comme d'un bois gravé coléreux? Non. Un rayon de phare révéla deux ou trois dominos disparus : des flammes dansèrent aux vitres et s'éteignirent au bruit d'un klaxon. A l'aube les aspects se modifièrent et les pans coupés résorbèrent les angles droits de la ville.

Quand je quittai l'Institut Ambert-Saint-Joseph, j'avais enfin imité la chose céleste et fait tourner mes bulles. Les jardins mouillés s'y reflétaient selon l'optique convenue sans qu'une épine écorchât ces nouvelles planètes. Mais ces hommages rendus aux systèmes ne me valurent, par la suite, ni la fortune ni la considération des dames.

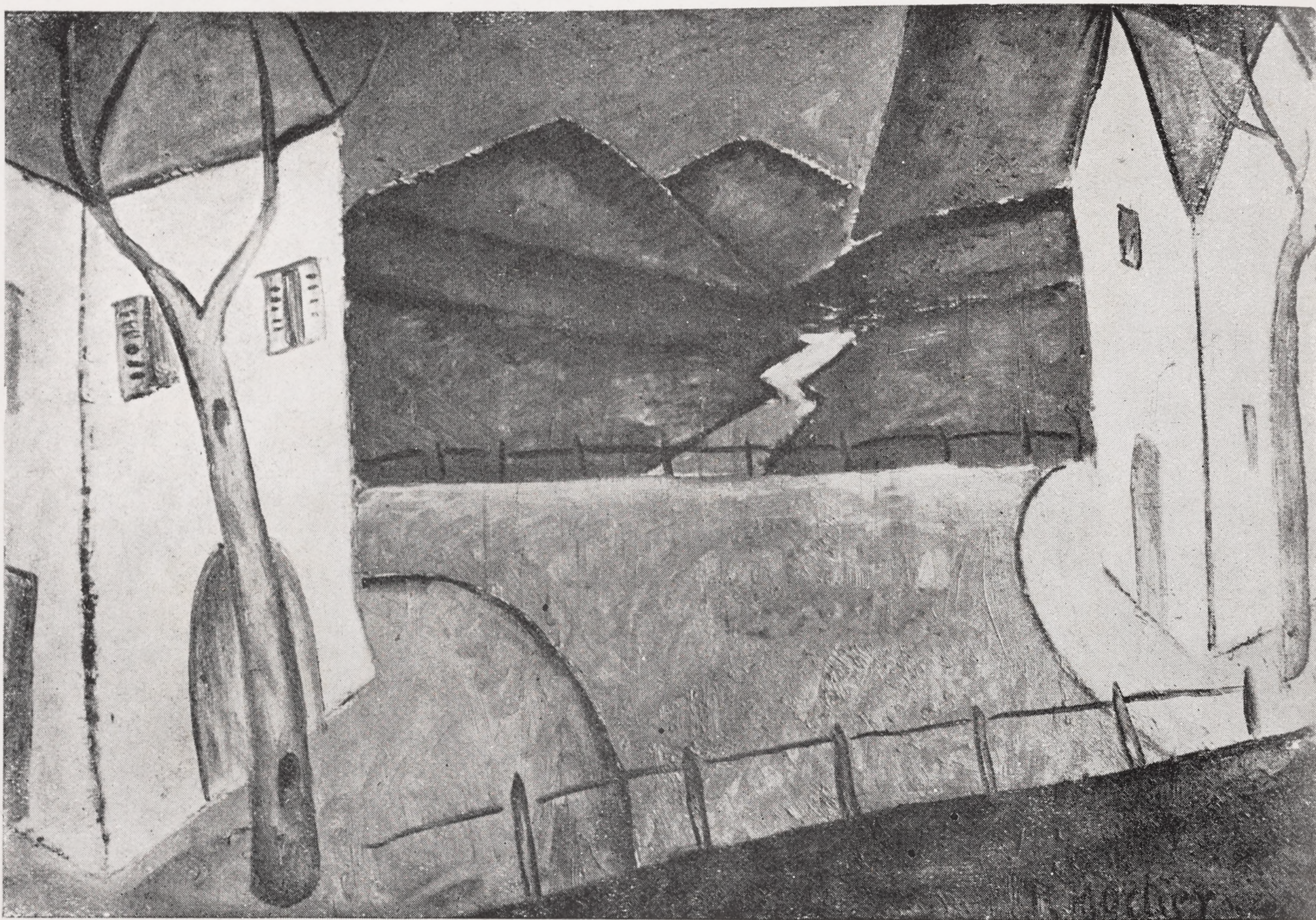
PASCAL PIA.





LE VAGABOND

R. MORTIER

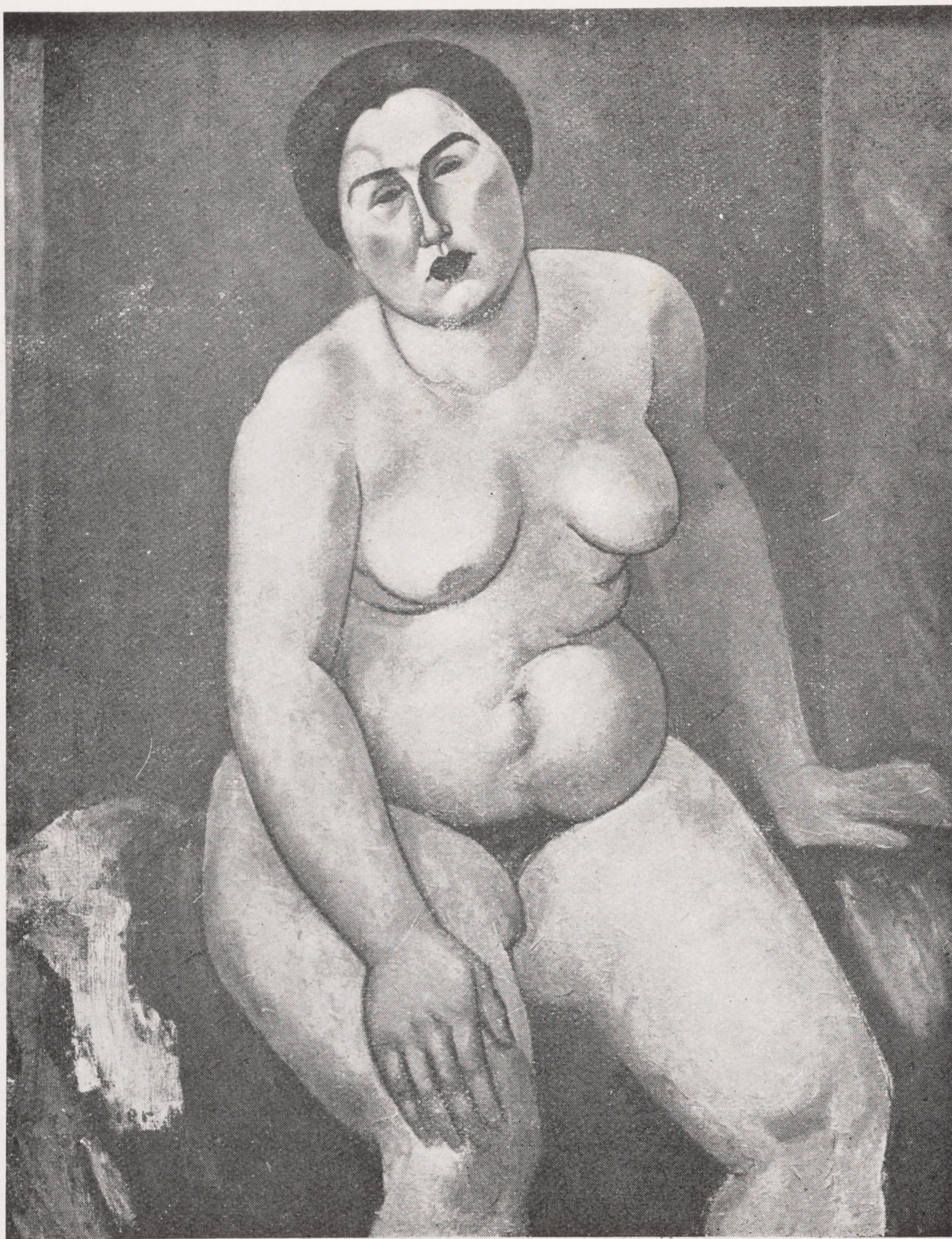


PAYSAGE DE CATALOGNE

R. MORTIER



SUNYER



SAINTURIER

Fleurs de perles

Le cimetière du Père-Lachaise est le plus beau jardin de Paris. Au mois de mai les morts transfusent une belle santé aux arbres que le vent assouplît. Les chapelles sont nettes, les allées propres.

Jacques s'appuie contre un arbre. La silhouette est d'une précision voulue, comme un dessin de catalogue. Il vient d'avoir trente ans, il est grand, droit, mince, ainsi vêtu : lignes droites et fil à fil gris. Sa figure est comme déshabillée, taillée dans l'os, fleuri d'un peu de rose aux pommettes. Ses yeux sont d'un bleu lointain. Il fume. Ses mains ont quelque chose d'ironique et de sec, elles parlent, elles ont beaucoup d'esprit... les feuilles dernières et trop amenuisées d'une longue génération...

Jacques Dejean est un bourgeois, mais il a le tort de s'affirmer unique et d'être libre, vraiment : il n'appartient à aucun club, à aucune ligue, il n'est pas d'un certain monde, pas même d'un syndicat ; il regarde Paris.

Des points de repère crèvent la nappe des toits. De l'un à l'autre, les regards enjambent les quartiers sonores de la capitale : la Bastille, le Panthéon, la tour Eiffel, Notre-Dame, les Invalides, l'Arc de Triomphe. C'est un immense pétrin qui sue des poussières, des fumées lentes et noires, des cris... l'éclair des tramways électriques soudain déchire la pâte.

Les rues coulent entre les maisons. Par moment, des clairières s'ouvrent, on y voit durant quelques secondes, se débattre et tourbillonner des hommes ou des toupies. Il faut être fort et têtu pour vivre dans les villes ; abdiquer jusqu'au sommeil, n'être plus qu'une machine docile. Les muscles parfois ont des chants de violons douloureux et cassent. Les hôpitaux sont gorgés de cadavres. Les autobus emportent les cris de ceux qui tombent. Les automobiles vont encore plus vite. Les dynamos ont des douceurs de jeunes filles...

Tout à coup, le soleil s'effondre : des réservoirs de lumière éclatent, des ruissellements de lumière culbutent le soir, quelques toits surnagent accrochés aux étoiles, des ombres diaboliques, des cauchemars folioient autour du passant dont le cerveau est enfin mort.

* * *

Quatre heures ! Vous savez comment mûrissent et se dénouent les heures, au rythme des marteaux, comment les clochers secouent leurs cloches l'une après l'autre et se défont du vieil habit, le temps passé. Jacques reprit son chemin. Un nuage l'accompagnait, ce nuage pesait sur le bleu trop clair de ses yeux. Des nuages se faufilaient derrière les hommes comme des chiens fidèles, anges ? qui sait ?...

Les cyprès ont un cœur tranquille. Ici on oublie la ville, les fièvres tombent. Les tombes vous invitent à parcourir l'histoire, d'un œil sans flammes inutiles : hommes d'État, poètes, marchands, « item pour la glaise » : la terre toujours verte porte une barbe de buis. En somme tout cela est banal mais consolant. Les morts sombrent dans le terreau, quelques os surnagent. Allumez un briquet au coin des cimetières pour guider les feux follets. Mon promeneur songe à un ballet moderne et bizarre, aux danses macabres de jadis. Il imagine une flamme dansant sur chaque cercueil quelque soir d'automne et de débâcle ; mille et mille flammes ; elles auraient, pour Dieu, la couleur de nos âmes ; quelle révélation posthume...

Les crieurs-jurés écrit Saint-Amant, le joyeux académicien, s'en allaient par les rues :

*Réveillez-vous, gens qui dormez
Priez Dieu pour les trépassés.*

Ils criaient aussi le vin à vendre, les enfants égarés, les chiens perdus. Ils colportaient, dit la grande ordonnance de 1415, les choses « estranges » parmi le peuple de Paris, les clocheteurs des trépassés vêtus de blanc et plus tard de longues robes noires.

Les hommes de peine derrière les rideaux de cuir jouaient aux dés sur la bière, cependant que les chevaux tiraient le corbillard du beau défunt. « Allez Blanchette ! » les vivants se retrouveront à la taverne au chant de la Carmagnole. Les morts, oh folle avoine, sont tous innocents. Bleus ou rouges à chacun six pieds de terre et l'éternité... « Allez, hue Blanchette ! »

Mais le jardin aux fleurs de perles où Jacques quête l'oubli de l'année 1921, est plus récent. L'ancien Mont Louis n'est un charnier, grâce au citoyen Frochot, que depuis le décret du 23 prairial, an XII. Le R. Père La Chaise confesseur de Louis XIV, a laissé son nom là où fut bâtie sa maison des champs.

Le silence de ce pourrissoir aux ombrages magnifiques est plus haut que la rumeur de Paris. Les Parisiens ont l'orgueil de cette ville de marbre, immobile et dangereuse qui tend au-dessus des marées quotidiennes son bouquet de toutes les modistes. Des moineaux amoureux se baignent dans l'eau qui dort au creux des draperies de bronze. Bénitiers. Des tourterelles émeuvent le cœur du paysage où croupit la peste. Cimetière du Père Lachaise. Oh ! chasse gardée où les lapins multiplient leurs amours sous la lune des morts !

Hélas, la pluie a lavé les regrets éternels, les mots gravés, comme des insectes s'enfoncent dans la pierre et disparaissent. Des univers de feuilles et d'oiseaux se sont épanouis sur le nombril des plus vieux morts et le vent fait rire et chanter sur les tombes disjointes le rêve biblique de Jacob. Arbres où les anges viennent cueillir le fruit des âmes.

MARCEL SAUVAGE.

LE VIEUX CALENDRIER

*Elle est morte l'année. A mort le serviteur.
L'horreur de mon chromo me fait exécuter,
Quand seront-ils taris les stocks des P. T. T.?
Quand n'y aura-t-il plus de gâteaux immortels?
Je plains, même les calendriers perpétuels.*

LES CLEFS

— *Où sont les clefs du Paradis?*
— *Je suis la clef du vieux bahut,
tes souvenirs y sont blottis.*

LE CHEVALET

*Pontifes, je veux bien être un nouveau trépied
de la Sibylle, pour abreuver votre orgueil.
A vous autres, à présent, d'y brûler vos lauriers.*

LE LIT

*Si les confessionnaux se mettaient à parler.
Je me tairai, bateau à l'ancre. O, passagers,
laissez glisser vos corps, qu'ils soient maigres ou gras,
sandwichs réjouissants dans le pain blanc des draps.
Bateau voguant, je me tairai, ô passagers.*

LES BIBELOTS

*O Poussière, pauvre vieille,
qui dans tous les coins sommeille
et que chasse le balai,
es-tu notre âme, Poussière?*

*Et l'Evêque-Soleil en t'écrasant du doigt
Sur nous, pour nous, comme pour vous, murmure
« Memento quia pulvis es,
in pulverem reversiris. »*

JOSEPH QUESNEL.

L'ANTARCTIQUE

*Les grottes amassées se moirent de cristaux
Que percent les beauprés de leurs pointes ardentes ;
Et les voiles jetées entre-choquent des plantes
Qui se mirent dans les reflets des belles eaux.*

*Les carènes chargées d'échos raillent les flots
Avec des voix voilées aux barbes des cavernes.
Les vagues entrecroisent leurs glaces ; les coraux
Recouvrent peu à peu les ventres des carènes.*

*Un lent susurrement s'éveille dans les chaînes.
Les coraux parlent, dans les flancs des vaisseaux morts ;
Une musique froide se fige dans leurs veines,
Et la lumière éveille un autre bruit encor.*

POEME

*Je ne suis pas un moissonneur, quoi qu'on en dise.
J'assieds sur mes genoux la lune, ma promise
Et l'heure du berger sonne dans quelque coin
Derrière le paravent peint de la colline.
Sous les palmes verdies du ciel désert. J'incline
A penser que c'est pour sans doute mieux doser
La lente installation du vin noirci du doute
Aux sentiers infinis des cieux entre-croisés
Que dans l'eau du silence cette pierre est jetée,
Cette pierre de son dans l'attente et le doute.*

ANTONIN ARTAUD.

PERLES JAPONAISES

Long visage pâle de vierge avec un sourire prometteur en exergue. Visage rance du commis voyageur qui s'asseyait à la table d'hôte, martyr nomade, fourbu de bénéfices illicites. Le philosophe académique jongle d'une main avec la notion d'Espace et de l'autre pince les fesses de sa bonne. Monsieur le curé tient guichet ouvert au confessionnal. Le député tricolore pique une crise cardiaque lorsqu'on débouche une « Marseillaise » pendant sa digestion. Notre grand Poète sent la coulée inspiratrice fluer en lui par les écluses de sa bibliothèque. Le bruit court qu'on aurait découvert au Yucatan un magistrat sans redevances ni bonne amie : une enquête est ouverte.

MARCEL RAVAL.

La musique aux États-Unis

Les cinématographes sont grands et pleins à craquer. Les films sont sentimentaux, finissent toujours par des pugilats entre deux hommes où le bon droit triomphe. Ces films sont fastueusement montés, et donnent, par les millions engloutis à leur réalisation, la très juste proportion mentale du peuple américain. La « Lady » y vient en décolleté, comme à l'Opéra, et en automobile aussi — car il y a une voiture par quinze habitants (dit la statistique). — L'Hippodrome contient au moins un personnel de cinq cents figurants en scène, la Direction dépense elle aussi des fortunes pour son éclairage, c'est un rideau entier illuminé à l'électricité avec des femmes serpents crachant des flots de lumière multicolore ! Puis on entend sans broncher des chanteuses dont les inepties illimitées préparent à une folie certaine.

Le cirque Barnum, dont la salle contient 24.000 spectateurs, présente cinq pistes opérant en même temps : de sorte qu'il faudrait être atteint d'un strabisme avantageux pour suivre aisément ce travail colossal. Les restaurants sont bondés, le gérant guette votre dernière bouchée pour vous mettre le plus gracieusement du monde à la porte.

Bref, tout va vite, tout est fastueux, tout est ruisselant d'incivisme, mais on s'aperçoit, au bout de quelques mois de ce régime, que le cerveau et l'estomac sont vides et que les yeux font mal.

Je suis pianiste et je ne ferai pas de littérature, je conterai des faits.

L'Amérique du Nord : les États-Unis sont loin d'être des régions inexplorées par les musiciens. Il y a autant de virtuoses qu'il y a d'automobiles « Ford », les concerts se succèdent. Tous les jours un nouveau nom surgit. Ayant entendu beaucoup de musique chantée ou jouée, il devrait donc exister un goût. Eh bien ! non, on ne peut pas dire que le goût américain existe ou même qu'il y ait un goût américain.

Je ferai remarquer que je n'écris pas ces lignes avec aigreur, car j'ai tout lieu d'être satisfaite de mes résultats de l'autre côté de l'Atlantique ; mais je veux parler franchement de l'Amérique comme je l'ai jugé, avec ma nature pénétrée de notre vieille civilisation européenne, en même temps que des admirables ressources de notre musique française moderne, personnifiée par les Debussy, Ravel, Roussel, Schmitt, Satie, Auric, etc.,

Hélas ! un peu comme partout, le public américain veut des signatures. De même qu'en peinture, il n'achète que les grands noms anciens, il ne veut écouter que les célébrités musicales consacrées. Plus que tout autre public du monde, il excelle à ressusciter les

morts, et à enterrer les vivants. Les impressarii le savent tellement bien qu'il n'y a pas un audacieux qui s'enhardisse, en courant des risques personnels, à révéler là-bas des noms nouveaux (noms d'ailleurs anciens ici).

Si bien qu'on assiste à ce spectacle curieux et illogique d'un pays fou d'innovations au point de vue mécanique et médical, mais réfractaire à un art neuf. Est-ce méfiance ou incompréhension? Ces deux choses sont si proches, qu'on ne sait.

Dans un autre ordre d'idées, constatons que le succès est acquis au virtuose roublard et averti, dont les doigts en cure-dents exécutent avec une maîtrise incontestable de petites cascades de perles fausses. Plus c'est près de la mécanique, plus c'est vite fait, plus ça plait.

J'ai rapporté un journal relatant le triomphe sans précédent obtenu par un pianiste ingénieux et connaissant son terrain, dont la trouvaille consistait à faire commencer son morceau par un piano mécanique pour ensuite se substituer à cet instrument. Le public délirait. L'émerveillement, ajoutait le critique sans aucune ironie, venait de l'impossibilité de discerner l'instant précis où l'homme remplaçait la machine. Voici un joli trait de musicalité chez un dilettante : tirer sa montre et déclarer que le virtuose en scène ne vaut rien parce que, dans la même œuvre, il est inférieur en vitesse d'une minute et demie à tel autre prodige. Un dimanche soir, au Metropolitan-Opera, concert classique une dame débita en femme d'affaires du « Massenet » (avec « Saint-Saens » notre plus grand maître à l'étranger). Elle eut un succès formidable. Réclamée avec frénésie, elle bissa le même air... sur un violon !

Je m'attendais à le lui voir danser au prochain rappel. Je voudrais compléter ce rapide aperçu de l'état d'âme des salles américaines en faisant observer que, par-dessus tout, l'homme du Nouveau-Monde ne donne ses dollars que pour voir ou entendre l'artiste *le plus fort dans sa spécialité*.

C'est avec cette mentalité enfantine qu'il a fait un pont d'or à certains pianistes, parce qu'ils avaient l'un le trille le plus serré du monde, l'autre les octaves les plus rapides de la planète, etc.

On m'a affirmé sérieusement que je devais mettre sur mes programmes et affiches : M^{me} Jane Mortier, la pianiste « la plus puissante de la sphère ! »

Quant au répertoire (et ceci ne se voit que là-bas) ce sont les plus belles pages de Chopin, de Wagner, de Liszt, défigurées et dérythmées.

Qu'on ne m'accuse pas, bien entendu, de confondre le music-hall avec le concert, mais je n'ai jamais pu, en Amérique, discerner la différence.

Là-bas, Saint-Saens (est-ce une punition?) fait les frais habituels

des excentricités les plus échevelées. J'entendis au « Rialto » l'exécution de sa danse macabre, cela vaut la peine d'être raconté. On n'a jamais pensé ici à adapter la lumière électrique aux auditions symphoniques. Voici la chose telle que je la vis : tout fut noir d'abord, seule la baguette blanche lumineuse du maestro ; puis, progressivement, une lumière d'un vert blafard donna un aspect cadavérique à l'orchestre et se transforma en rouge infernal.

Naturellement ces projections eurent pour écran la face des exécutants.

Sait-on qu'un des instruments les plus goûtés en Amérique est l'orgue ? On l'entend au cinéma aussi bien qu'à l'église. Charlie Chaplin opère au son de grandes orgues majestueusement mystérieuses.

Là-bas, on dort, on mange, on se promène toujours en musique. La vie de l'Américain est un bal triste !

Comme en France, les orchestres, pendant la guerre, ne jouèrent pas Wagner ni d'aucune musique Allemande moderne. Aussi, messieurs les Italiens, en commerçants avisés en profitèrent-ils pour faire le trust de la musique. Pour une œuvre française, on en jouait cent italiennes. Impitoyablement, des gazettes spécialement créées nous tombèrent dessus. « Voulez-vous New-York ? disait Wilson aux Italiens qui réclamaient Fiume comme ville italienne. » Le mot est profondément vrai musicalement.

Un seul grand musicien allemand résista : Beethoven, encore qu'on contesta sa qualité d'allemand. On en fit une grande consommation dans les concerts classiques. La symphonie avec chœurs fût toujours recette. Il n'est pas rare dans les cinémas d'entendre des chœurs composés de trois ou quatre voix d'hommes sans accompagnement d'orchestre ni de piano. Ces effets ravissent la sentimentalité extrême de ce peuple. Pour en revenir à l'exécution des programmes désuets des capelmeisters américains et les juger en peu de mot, il faut avouer qu'ils sont très nourris, travaillés avec beaucoup de scrupules, mais jamais indépendants ni en dehors d'une tradition implacable et dont on sent que la moindre violation serait un crime. Résultat : tout est sec, froid, mécanique sans ampleur. Ce sont d'excellents travaux d'écoliers bien souples, mais qui trahissent la pensée si vibrante des maîtres.

Malgré moi, à chaque audition musicale me revenait à la mémoire la boutade de Berlioz : « Je regarde abîmer certaines partitions comme un ehamp de fraises ravagé par des dindons. »

JANE MORTIER.

Individualisme et action

Le problème de l'individualisme redevient le problème important de notre spéculation contemporaine. Des doctes dissertations, des critiques littéraires et même des gazettes le livrent à notre réflexion. Il en fut ainsi à toutes les époques de revision des valeurs. Plus exactement à toutes les époques où la nécessité de réaliser des formes nouvelles de vie mettait face à face les doctrines de l'élite et la résistance de la matière sociale. Il me serait impossible d'indiquer dans cette esquisse les apparences diverses que revêtit ce problème à ces époques essentiellement créatrices de l'humanité. Impliqué dans toutes les formes de vie sociale, s'insinuant dans toutes les doctrines, le problème de l'individualisme représentait toujours la bête noire des théoriciens de la structure des sociétés. Par contre, il a servi fréquemment surtout dans la seconde moitié du siècle passé de prétexte aux théoriciens exaltant la mainmise d'une oligarchie sur l'appareil de production. Nous avons connu l'individualisme des penseurs indépendants pour lesquels la recherche de la vérité devenait le trait significatif de la valeur individuelle. Nous avons connu des élites qui furent individualistes. Les élites aristocratiques des sociétés féodales en dissolution pratiquèrent l'individualisme comme une forme de vie spontanée bien avant que le problème théorique de l'individualisme ait été posé. Il est néanmoins exact que, pour la première fois ce problème s'est posé d'une manière consciente au moment du triomphe de la bourgeoisie. Quand les bases des sociétés féodales reposant sur une organisation sociale aussi riche en insensibles et inconscientes transformations séculaires, que pauvres en systématisation rationnelle furent sapées, quand le « droit divin » fit place aux « droits de l'homme » les conditions sociales et théoriques pour le problème de l'individualisme apparurent dans toute leur netteté. Le « citoyen » avait beau être un bourgeois d'un pays donné à un moment historique donné et dans des conditions données, la figure qu'il prit dans la réflexion philosophique était celle d'un être abstrait possédant tous les éléments d'une casuistique qui pouvait utilement concourir à la confection d'un système des lois permettant la systématisation du nouvel ordre social. Dans sa toute première forme humble et encore gauche, c'était l'« animal » dont avait parlé La Bruyère et qui n'allait plus être battu par le seigneur, c'était le bourgeois qui allait se débarrasser de toutes les restrictions existant dans les mœurs et dans les lois et qui favorisaient l'ancienne noblesse au détriment des classes actives, mais socialement inférieures. Au risque de déplaire aux glorificateurs contemporains de l'individualisme, mais soucieux de trouver les éléments essentiels du problème, je le scrute dans son origine la moins construite, la moins travaillée par l'intelligence. Elle va d'ailleurs nous mettre sur la voie d'un grand nombre des considé-



PORTAIT DU PEINTRE PASCIN

I. GRUNEWALD



PORTRAIT DE L'ACTRICE SUÉDOISE TOLLIE ZELLMAN

I. GRUNEWALD

rations contemporaines souvent contradictoires. La législation bourgeoise s'accommoda parfaitement de ce « citoyen » qui, sous des formes diverses devint la matière sur laquelle opéraient les théories individualistes. Les transformations techniques de l'industrie, les formes nouvelles de l'échange réclamaient une législation où l'énergie individuelle serait favorisée, où le risque encouru serait récompensé en cas de réussite. Dans cette législation dont la forme philosophique se vantait d'un égalitarisme parfait et dont l'esprit était celui d'une bourgeoisie qui allait faire ses preuves et qui cherchait la forme légale la plus appropriée à ses aspirations, se trouve le moule sur lequel a travaillé Kant, comme Rousseau, le romantisme comme le rationalisme, l'objectivisme comme l'esthétisme : toutes les codifications de l'effort spirituel du siècle passé.

Que l'on exaltât ou que l'on combattit l'individualisme, son ossature se trouvait là. L'individu exceptionnel du romantisme qui rêve les splendeurs surhumaines et qui succombe à la bassesse de la vie au grand scandale du poète romantique, c'est le citoyen abstrait de Rousseau à peine déguisé. Il en a le contour intellectuel et le contour vital. L'aspiration de l'être humain vers la réalisation de l'homme, le postulat métaphysique de l'homme trouvant des limites dans une société désormais établie, le poète romantique qui souffre de ces limites et de ces impossibilités essaie de se donner du large. Il accepte les catégories de sa société. Comme Babeuf, il ne comprend pas la marge entre le citoyen abstrait et l'être exceptionnel annihilé par le poids de la machine sociale. Son génie lui représente l'homme libre dont il entrevoit les richesses sans apercevoir ses contours ; incapable de saisir la matière vivante sous l'individu tel qu'il est analysé à son époque, il souffre d'une oppression dont il accable le destin. La première forme de l'individualisme du XIX^e siècle, se trouve bien là avec l'éternelle aspiration de l'homme à la liberté et les entraves d'une société dont le mécanisme est organisé en vue de la jouissance des uns et de l'asservissement des autres. Toute structure sociale relativement solide a cela de particulier que la pensée philosophique de l'époque accepte sans murmure les catégories générales de sa durée. La liberté de l'individu se réfugie alors dans les domaines où les intérêts matériels de l'époque ne sont pas directement attaqués. L'intellectualité pure, l'affectivité, la sensibilité sont autant de points où les doctrines de l'individualisme pouvaient s'attacher. Toutes ont fait faillite et ce n'est guère miracle. Sans préjuger en rien de leur « individualisme » il est compréhensible que des doctrines qui acceptaient tacitement les limites de la réalisation de l'homme devaient en fin de compte, se dessécher et mourir. Elles étaient fatalement amenées à déplacer l'affirmation de la particularité de l'individu du domaine vital dans un domaine qui était en dernière analyse un plan abstrait, un spectre. De là les jérémiades

sur la bassesse du monde, sur l'impossibilité de réaliser parfaitement l'idéal. Romantisme et objectivisme étaient deux frères jumeaux de la même impuissance de création vitale. Le spleen, la tour d'ivoire, aussi.

Dans son dernier livre, M. Albert Thibaudet en analysant l'œuvre de Barrès situe son auteur entre deux pôles : l'individualisme et le nationalisme, Permettez-moi tout de suite une rectification : M. Barrès se trouve entre le « culte du moi » et le traditionnalisme : deux pôles qui sont un des derniers avatars d'un monde qui s'en va. L'exemple de M. Barrès et les réflexions de M. Thibaudet sont une matière particulièrement heureuse pour éclairer notre problème. L'individualisme de M. Barrès ou plutôt son culte du moi, reposait entièrement sur la recherche de la sensation rare, de la sensation exceptionnelle. Il était à base de sensibilité. Comme tel, il était parfaitement compatible, malgré son anarchisme un peu tapageur, avec les limites du monde social actuel. M. Barrès a toujours parfaitement compris ce qu'il y avait de desséchant dans les formes politiques de la France contemporaine, mais son égotisme sensible qui ne s'attaquait pas au problème de l'action, du travail, devait le rejeter vers une forme quelconque de délivrance, vers un cadre quelconque qui lui permettrait de sauver en même temps son aspiration individualiste et son acceptation des conditions qui la rendent impossible. Ennemi des illusions démocratiques de son milieu social autant que des transformations sociales qui lui échappaient il devait se tourner vers la recherche de ses limites plutôt que vers leur extension incessante, vers l'acceptation d'un déterminisme plutôt que vers la création des déterminismes nouveaux et plus vastes. Sa volonté créatrice a toujours respecté l'écriteau : « chasse réservée » qui se trouve au seuil de toutes les logifications de notre système social. Aussi son égotisme de sensibilité raffinée pouvait aller parfaitement de pair avec la conservation sociale représentée sous la forme du traditionnalisme. Le rapprochement des deux éléments chez M. Barrès n'est pas l'effet d'une haute philosophie, mais du tempérament de cet artiste en lequel se trouvent d'ailleurs de nombreux caractères de modernité. Rien n'empêchait un penseur traditionnaliste de baptiser cette nouvelle forme d'abdication devant la création humaine : évolution du rythme individualisme-nationalisme.

Choisissons un autre exemple. Les doctrines contemporaines de transformation sociale ont beaucoup vanté une société nouvelle où les conditions du développement de l'individu seraient meilleures, où il aurait plus de loisir pour réaliser ses aspirations. Quel est l'individu de ces doctrines ? Nous ne l'avons jamais vu.

Pour apporter une note gaie à mon exposé, je citerai l'exemple de l'individualisme sur le plan rationaliste. Là nous assistons à des batailles qui, tout en rappelant les luttes scholastiques, ne

manquent pas de sel. La démocratie contemporaine à la recherche de son système philosophique et social qui devait être fatalement rationaliste comme doctrine et conservateur comme action, a fait jaillir de son cerveau la doctrine qui opère toujours avec le « citoyen » des droits de l'homme. Citoyen amendé et adapté aux goûts des derniers tailleurs des systèmes philosophiques laïques. Mais sur ce plan de la *logique souveraine* l'aspiration de l'homme cherchant la réalisation de sa valeur absolue devait également se manifester. Dans la sociologie universitaire le « citoyen » devenait le point d'intersection des « faits sociologiques ». Dans les doctrines individualistes rationalistes ces faits devenaient à leur tour les fonctions du « citoyen ». Il est vrai que ces batailles des deux boutiques rivales avaient comme dénouement le plus tragique le refus des thèses doctorales !

Dans tous ce chaos des doctrines individualistes, nous apercevons la même difficulté qui complique la plupart des problèmes philosophiques : la question mal posée. Ce qui nous intéresse, nous, hommes nouveaux, c'est moins une casuistique qui concilierait un système social donné avec nos besoins théoriques de l'affirmation individualiste mais beaucoup plus une affirmation de l'action créatrice de l'individu. Si nous admettons que nous ne savons guère de quoi est fait le transhumain et que jamais nous n'en saurons plus que ce que notre effort, notre action, notre travail pourra lui arracher, nous transportons le problème de l'individualisme du plan rationaliste de la connaissance au plan de l'action créatrice. Si nous ne nous contentons plus de la prétendue commensurabilité entre l'être et la connaissance mais si nous croyons au contraire à la commensurabilité entre l'être et l'effort humain, nous acquérons là une nouvelle base philosophique sur laquelle notre problème lui-même se pose entièrement transformé. Un individu trouve en face de lui un monde complexe fait de tout le passé humain qui est le transhumain travaillé par les efforts des générations successives. Il s'agit de donner à cet être des conditions sociales et vitales telles qu'il puisse collaborer le plus efficacement au travail gigantesque des générations passées. Pour un être moderne le monde transhumain ne se présente sous une autre forme que sociale.

Il est donc de toute première importance que ce moule social puisse être une matière sur laquelle le travail de l'individu ait le plus facilement prise. Le problème de l'individualisme est étroitement lié au problème de la dignité humaine. Celle-ci a son tour dépend de la forme sous laquelle s'exerce le rapport essentiel de l'individu avec le transhumain : l'action, le travail. Aujourd'hui la forme de ce rapport est imposée, l'action n'est pas libre. Dans notre ordre social la conquête du transhumain par l'homme facilite en même temps l'exploitation d'un groupe d'individus par d'autres. Il n'y a donc guère de liberté dans l'action. Elle n'est pas *consentie*, elle

est *subie*. Une première caractéristique de l'individualisme tel qu'il se pose devant nous est donc *travail libre*. Aussi longtemps que ce rapport essentiel de l'homme avec le transhumain ne sera pas libre, la liberté de l'homme restera un mythe et il sera vain pour lui de s'enfermer dans les tours d'ivoire de son individualisme. Une tâche de la pensée contemporaine est en même temps d'exalter l'effort qui permettra aux collectivités humaines une affirmation plus libre de l'individu et de chercher dans les institutions sociales actuelles, celles qui s'adapteront le plus facilement et avec le moins de heurts, aux nouvelles conditions morales de l'action.

Les institutions où les travailleurs, les producteurs, les créateurs quelque'ils soient se groupent en vue de leur libération présentent des caractères qui devraient attirer l'attention des penseurs préoccupés par le problème de la libération de l'homme. Il nous faut perdre le goût de la philosophie abstraite dominant les vallées du haut des sommets neigeux. Il faut que la pensée devienne l'auxiliaire précieuse de la libération de l'homme. L'individualisme doit donc être secondé par une pensée qui, loin de s'isoler, essaiera de déblayer la route qui mène l'homme moderne vers sa libération. Sur cette base nouvelle l'adaptation à l'action déterminée actuellement autant par l'effort de l'homme pour maîtriser le transhumain, que par le désir de maintenir les conditions actuelles de l'oppression de l'individu, ne sera plus que le choc du génie humain contre la surface rocheuse de l'inconnu. L'homme aura ainsi franchi une nouvelle étape : celle de l'affirmation de sa valeur métaphysique. Il aura appris à chercher en lui-même son sauveur absolu.

L'individualisme ainsi conçu dans son avènement humain plutôt que dans ses postulats purement intellectuels devient le problème central de l'effort humain contemporain. Ce ne sont plus les revendications d'une élite intellectuelle matériellement en complète dépendance matérielle d'une organisation sociale qui ne soutient leurs efforts que dans la mesure où ils laissent sa structure intacte. C'était un effort stérile et vitalement nul. Ce n'est pas non plus la logification d'un état économique, soucieuse de maintenir les conditions actuelles de la production. L'économie libérale parle beaucoup d'individualisme. Dans sa réalité, ce problème complexe comporte à l'heure actuelle, deux tendances. La première vise la libération du travail par l'intermédiaire d'institutions des travailleurs réunis dans le but de produire le plus en organisant eux-mêmes les conditions de production. C'est la face sociale du problème. Mal interprétée, viciée elle peut devenir la source d'une oppression funeste de l'individu par une élite fanatisée. Cette tendance comporte une transformation de la collectivité des individus en face du problème du travail. Elle leur crée les conditions les limites matérielles et morales dans lesquelles s'affirment l'effort proprement personnel.

La deuxième tendance, qui est comme nous l'avons vu au cours de cette esquisse, strictement conditionnée par la première, c'est la conquête par l'homme de sa personnalité. Se sentant maître de ses efforts, l'homme possèdera de meilleures conditions pour ses élans purement humains. Cette conquête sera toujours l'apanage d'une élite. L'erreur des marchands et des prophètes de bonheur universel, vient de la confusion de ces deux tendances dans le problème que nous examinons. Les passions humaines, l'amour, la colère, la haine et la peur subsisteront fatalement mais elles peuvent cesser d'être un moyen de l'oppression d'un groupe d'individus par un autre. C'est là que se trouve le progrès. Les belles passions ne dépendent que négativement des conditions matérielles de l'existence. Mais c'est déjà une belle conquête que celle d'enlever des entraves qui peuvent gêner et gênent un être d'élite dans la réalisation de sa personnalité créatrice. Il ne s'agit pas ici de la culture dans une serre, entretenue par la collectivité, de belles âmes ou de belles intelligences, il ne s'agit pas non plus de faciliter le culte du moi ou la différenciation des sensibilités, il s'agit du dur effort de l'homme pour devenir maître de sa propre destinée. Le génie, l'héroïsme, le dévouement et l'amour profiteront de cette libération et ces manifestations des plus beaux élans de l'homme pourront, dans ces conditions plus facilement ensementer d'autres personnalités. C'est une marche vers plus de création et plus de joie, plus d'effort aussi et non pas la marche vers un bonheur absurde qui, mécaniquement s'installerait dans ces chercheurs et marchands d'une drogue endormante. Les êtres vraiment libres pourront plus facilement respirer sur ces cîmes. Mais rassurez-vous : ce sera pour descendre dans la vallée, vers les autres travailleurs.

FÉLIX THUMEN.

Socrate

Drame symphonique en trois parties avec voix sur des dialogues de Platon traduits par Victor Cousin. Musique de Erik Satie.

Cette partition partage le sort de toutes les œuvres modernes marquantes, depuis celles de Wagner jusqu'à celles de Stravinsky, en passant par Debussy et Magnard. *Lohengrin*, *Pelleas*, *le Sacre du Printemps* ont fait scandale à cause des matériaux sonores nouveaux qu'ils apportaient à la musique, à cause du langage entièrement neuf que parlaient leurs auteurs.

Considérons que toute œuvre d'art dégage deux émotions, en réalité fusionnées, mais ayant des origines nettement distinctes : l'émotion *de fond*, et l'émotion *de forme*.

L'émotion de fond résulte du fait, de l'évènement humain trans-

posé dans l'œuvre. Ce fait est généralement un aspect ou une aventure de l'âme, et l'émotion qu'il produit touche la généralité des spectateurs ou auditeurs. Elle est la moins importante des deux, car elle n'appartient pas exclusivement à l'œuvre d'art. On la rencontre aussi bien dans la vie courante, hors du domaine de l'art. Le fond ne prend de l'importance que par le fait qu'il est, dans l'œuvre, indissolublement lié à la forme.

L'émotion de forme est d'un accès plus difficile, car elle est d'un ordre plus abstrait. Elle exige de la part du public qu'il se désintéresse momentanément de l'aventure, de l'anecdote. Elle résulte de la contemplation de la forme, et ne se manifeste que chez les hommes sensibles aux réalités d'ordre, d'équilibre, d'harmonieuse clarté, de proportions justes.

Précisons maintenant l'aspect sous lequel ces deux émotions se présentent dans l'art particulier qui nous occupe : la musique.

L'émotion de fond, dans la musique fait naître chez l'auditeur des *états d'âme* assez vagues. L'auditeur devient en quelque sorte le « double » de l'âme humaine exprimée dans l'œuvre ; il la suit dans son aventure. Mieux : il vit cette aventure. Or l'âme humaine, dans ce qu'elle a de foncier, est constante à travers la portion de l'histoire qui nous est accessible. Elle est la même, depuis des siècles, et ne peut guère nous ménager de surprises.

L'émotion de fond dégagée par une œuvre contemporaine sera la même que celle que nous découvrons dans les anciennes. Elle est donc facile à identifier. La trouvons-nous dans Satie ? Certes, elle se trouve dans le texte même de Platon. Mais elle est présente dans la musique aussi. Celle-ci augmente singulièrement la puissance expressive de la parole du Grec, qui nous est transmise au travers d'une traduction banale, froide et médiocre. La musique de Satie parvient à recréer toute l'intensité du dialogue original de Platon, intensité perdue dans la version de Victor Gousin.

Des preuves, je n'en puis fournir, non plus que ceux qui nient cette émotion de fond dans Satie.

Car elle est en grande partie, subjective, et ses conditions d'existence sont trop mal connues pour que nous puissions la raisonner. Je rappelle, du reste, que cette émotion de fond, *considérée séparément*, a une importance secondaire. L'émotion de forme est plus délicate à examiner, mais nous donnera un résultat positif, pouvant être vérifié, et sur lequel le doute n'est pas possible.

Pour tous les arts, l'émotion de forme, contrairement à celle de fond, a le même effet.

Car elle se manifeste à nous, non plus par des états affectifs plus ou moins vagues, ou par des états sensuels, mais bien par des *idées*, nettes, précises, qui n'ont plus rien de commun avec la contemplation de la nature. Tributaires uniquement de l'intelligence, elles ne sont

plus subjectives, mais objectives. Ordre, proportion, dont nous parlions plus haut, sont des abstractions de la même famille que l'idée de *nombre*. Ce sont des combinaisons de nombres. La proportion présente toute la rigueur de la mathématique, elle aussi combinaison de nombres. Elle en présente aussi toute la diversité, car les nombres sont susceptibles de combinaisons infiniment variées.

Puisqu'elles peuvent être variées à l'infini, ces combinaisons sont capables de causer la surprise. Et voilà où l'on voulait venir : c'est la surprise qui déroute l'homme. Toujours nous rencontrerons des proportions, un ordre, une combinaison simple, auxquels nous n'avions pas songé, que nous n'avions pas prévu.

Nous aurons envisagé mille arrangements amenant la proportion, et ce sont ces mille qui serviront de base à l'esthétique que nous nous édifions. Vienne un mille et unième, il ne trouvera plus de place dans notre système, et nous l'écarterons.

* * *

Drame symphonique. Opposé à *symphonie dramatique*. Ici le drame sera soumis à la construction purement musicale. Le terme est clair. Il montre nettement l'intention de l'auteur. Et pourtant, je ne résiste pas à la tentation de me servir de l'expression « *musique décorative* ».

La peinture décorative dégage généralement une impression de calme, de sérénité, de paix, même si le sujet qu'elle traite est mouvementé.

Les figures humaines de la peinture décorative, c'est la mélodie de Satie. Mélodie est un mot impropre, mélopée ou récit le sont tout autant. Car le chant de Socrate ne présente, ni la sinuosité unitaire de la mélodie, ni la saccade fortement accentuée du récit.

Ce chant est divisé en compartiments caractérisés par des grandeurs, des amplitudes et des intensités semblables. Chacun de ces compartiments limite une courbe complète, différente de sa voisine. Elle est en rapport avec l'expression du moment. De plus, toutes les syllabes ont même valeur. Leur durée est uniformisée. Par ce moyen, chaque cellule du chant, conserve même valeur dans le temps. De même les figures humaines, au canon uniformisé, déroulent leurs courbes harmonieuses dans des portions équivalentes de l'espace.

Exemples : page 10 à 13. Pages 26-27. La troisième partie, à citer d'un bout à l'autre.

* * *

Nous avons examiné séparément les principaux facteurs qui concourent à ériger l'ensemble d'une peinture décorative. Ils ne sont pas thématiquement rigoureux, et laissent libre jeu à l'inspiration

à l'intérieur de leurs limites. Nous avons indiqué l'existence des mêmes facteurs dans la partition de Satie.

Si nous songeons à la fusion de ces éléments divers, nous touchons au secret de l'émotion de forme qui naît à la vue ou à l'audition de l'œuvre décorative.

Nous sommes sensibles au fait nommé en physique l'interférence de plusieurs séries de vibrations.

Plusieurs séries, de grandeurs différentes, réagissent les unes sur les autres, se recoupent, interfèrent, et forment une nouvelle vibration, plus large, plus lente : la sensation de gravité sereine et souriante.

* * *

La peinture décorative a d'autres lois de composition que la peinture dite de chevalet. Elle est de la peinture cependant. « Socrate » met en œuvre d'autres moyens qu'une sonate ou un drame. Ses moyens aboutissent à l'équilibre. J'en conclus que l'œuvre est musicale, étant établie selon des principes solides et s'exprimant par des sons.

* * *

Comme résultat de mon analyse, j'obtiens donc l'affirmative pour l'émotion de forme. Il est incontestable que « Socrate » la contient. Pour l'émotion de fond, je constate l'impuissance à la raisonner, et je dois me borner à témoigner en faveur de son existence.

J'ai analysé une œuvre en utilisant une méthode chère aux esprits scientifiques : la méthode par analogie. Je pense avoir exposé assez clairement que toutes les particularités de « Socrate » se coordonnent dans un but commun, amenant la logique, l'ordre, donc la beauté. D'autre part, j'estime qu'un moule créé pour donner corps à une idée ne peut être utilisé une seconde fois.

Veillez en conséquence ne point voir dans cette étude l'érection d'un système ou d'une théorie quelconque, mais simplement une preuve d'attachement à une œuvre que je crois être une des plus significatives de la musique moderne.

PAUL COLLAER.



ce jardin défendu : soi-même. Il faudrait vous montrer comment Butler excelle à donner la nausée de ces âmes aux parois reluisantes et mortes, comme un temple protestant. Non qu'il s'échauffe jamais. Et néanmoins, son sourire n'est pas immobile. Il arrive qu'on le découvre pincé aux commissures, dans un effort pour contenir l'invective. Mais le gros chat referme vite l'œil, et la petite souris, tranquilisée, recommence de courir à l'envi sur son ventre de velours.

A. D.

La naissance du poème, par **Fernand Divoire**, aux éditions du Figuier, à Paris.

M. Fernand Divoire est un homme charmant qui en vaut bien treize, d'où son pseudonyme dans ce journal du soir au titre quelque peu usé : *l'Intransigeant*.

La Naissance du poème est un nouvel essai simultaniste sous les auspices de Gerniu et cette divinité latine nous conduit tout naturellement à décliner le mot Muse... musardise, musarègne, etc. Ainsi fait M. Fernand Divoire dont l'originalité poétique, sûre d'elle-même, nous livre, éditée, une œuvre fort intéressante qu'il faut voir vu jouer pour la bien comprendre.

M. S.

Le Canari et la Cerise. **Paul Neuhuys**. Edit. de *Ça Ira*, Anvers.

M. Neuhuys fait pivoter entre ses doigts une curieuse boule, bariolée : la Terre. Une muse aux yeux couleur de film promène du quai à la montagne, cueille des fruits inconnus, et regarde les rayons de rubis chavirer les barques sur l'eau sombre du port. Bien européenne, elle fait éclater les images sous des verres grossissants, et éboule les horizons où paissent des troupeaux de collines. Une fine aiguille d'ironie saute du canari à la cerise et crève les bulles bleues et jaunes, où, dans un rire de grelot, le globe étire ses contours. Fraîche comme matin d'avril, la fantaisie de Neuhuys s'amuse et danse. Il est délicieux de la contempler. P.P.

Suprêmes Visions d'Orient. — **Pierre Loti et son fils Viaud**. Ed. Calmann Lévy. — M. Loti a couru le monde à la recherche de tendres cœurs à prendre. Il en a trouvé beaucoup. Il en a joui un peu, puis les a brisés. Sa belle impertinence d'officier lui permit de tout oser tout gâcher. Mais le voici désenchanté. L'ombre même de la petite Aziyadé a disparu, et avec elle, cette poésie fade, mais aimable, qui faisait accepter les romans de Loti. Du feu, il ne reste que la cendre. L'auteur se targue de ne rien lire. On s'en aperçoit bien un peu à la vétusté de ses images ; ce ne sont que chevelures d'ombre et lèvres de corail. Faites le point, bel officier.

Vie privée de Louis XV, par **Mouffle d'Angerville**. — Ed. Calmann-Lévy. — Voici un ouvrage vif et plaisant, auquel les notes et remarques de M. Albert Meyrac ajoutent le plus grand intérêt. Elles recréent l'atmosphère autour d'une œuvre sans longueur, toujours intéressante. Les mémoires officiels non moins que les petits libelles et les chansons des rues et des ruelles ont servi à l'édification de ce volume, d'une lecture aussi agréable que les meilleurs romans.

Le drageoir aux épices, par **J.-H. Huysmans** (Crès et Cie). — Aujourd'hui ces épices n'ont plus guère de saveur. En relisant ce livre nous n'avons pas retrouvé l'écrivain un peu puéril de *Là-bas* ou de *A rebours*.

J'ai mal à la dent

D'être décadent.

disait Mallarmé.

Mais enfin l'écrivain qui, s'il se servait pour écrire du manche du balai à ch... dessinait parfois des estampes curieuses et qui ont pu nous distraire un soir.

La Nouvelle Revue Française, octobre. Des poèmes de Tagore. Un extrait du prochain Marcel Proust, *Soirées Perdues*, par Georges Gabory, la *Chronique Dramatique* de Maurice Boissard, ironique et cruelle. Des notes toujours remarquables.

Du *Bulletin de la Vie artistique*. — Ed. Bernheim jeune, novembre. — De Guillaume Janneau un judicieux article sur le Salon d'Automne :

« Devant ces toiles d'une sagesse au moins inattendue, l'on dévidera l'étrange litanie des oraisons cénaculaires, lesquelles dépassent l'entendement vulgaire. La foule, simplement, constatera qu'on a fini de rire. Visitant avant la sécession qu'on voudrait corriger, quelque salon particulièrement médiocre, Eugène Carrière le définit d'un mot : « Ces messieurs, fit-il, continuent leurs études. » Ce sera quelque chose, même aux yeux du public, que d'avoir enfin quitté la petite classe. »

Pensées d'une Amazone, par **Natalie Clifford Barney**. (Ed. Emile Paul). — L'Amazone a déclaré la guerre au sexe que nous avons l'honneur de représenter. La courtoisie nous prescrit de lui rendre les armes. Ces pensées sont écrites à l'encre sympathique. On s'entend. Le poète des météores ténébreux chantait :

Je pense...

A l'autre, au sein brûlé d'une antique Amazone.

Celui-là nous est agréable, quoique stérile, mais nous savons goûter la beauté sans raison de l'Art inutile. J. de W.

Spectacles

Aux soirs lourds de fatigue des jours industriels, je désire me distraire. Le veston coutumier. Le smoking pour les ballets russes, croyant leur faire honneur... L'habit à l'Opéra, où l'on se sent provincial.

Je ne suis pas blasé. Etrange chose que le théâtre ! C'est un entrepreneur d'illusions. Affectez-y votre sincérité. Tout est faux au théâtre. Refaites-lui une véracité. Et cette pièce que vous regardez avec moi, peut être votre vérité, qui ne peut être en même temps la mienne.

Il y a les yeux du public. Un bon jugement n'est que de parti-pris, et je me montrerai théoricien. Le beau théâtre ? Le plus riche en illusions harmonieuses. Et non pas ce qui *plait* aux yeux, mais ce qui les nourrit. Qu'importe la pléthore des conventions scéniques. La littérature dramatique en est une. Les yeux pompent et avalent les illusions kinesthésiques. Ils sont avides de mouvement, de geste et de vie, de changement et de couleur mouvante. D'une comédie, le texte n'est que la paraphrase de l'action. Et vous avez des yeux pour entendre.

Du théâtre classique, tellement cérébral, récupérez la plasticité qu'il eut toujours en lui. Ce froid équilibre du jeu des passions, c'est du marbre sculpté, aux veines noires et blanches. Sous le ciseau qui les creuse, elles donnent aux formes une ligne trompeuse et fluide. Et de même, sous l'attitude tragique, l'amour et la haine modèlent le geste et la voix de l'acteur. Vous avez des yeux pour l'entendre.

Les radoteurs de collègues enlevèrent à Racine toute la vie vibrante incluse, pour ne plus en laisser qu'un objet de lecture ânonnante. « *On sait bien que les comédies ne sont faites que pour être jouées.* » Les lèvres qui disent la passion de Phèdre, celles qui pleurent les tendres regrets de Bérénice, vous avez des yeux pour les écouter.

Les yeux sont maîtres du spectacle. Metteurs en scène à bon marché, ils ne feront jamais faillite. Leur imagination supplée à l'impossible réalisme. Mais il y a une hiérarchie. Pitoyables, qui m'irritent, ces piètres conventions d'un théâtre, que je me remémore, passant, à la saison dernière, du *Retour à Kœnigsmark*, de *Femme de luxe* à *La cigale ayant tsoin-tsoin*. Je requiers des vraisemblances fictives, aux naïvetés expressives, plus riches de vie et de beauté profonde que telles *études de mœurs*, démarquées de dérisoires sténographies, tels films, pris sur le vif, hélas ! où tout est mort et pétrifié.

Mouvement frénétique du *Cocu magni-*

fique. Ampleur décorative de la noble *Annonce à Marie*. Harmonie noire et pourpre de *Celui qui reçoit des gifles*. Angoisse grise du *Paquebot Tenacity*. Et, maîtresse de la fantaisie, la *Chauve-Souris* qui nous illumine.

* *

Le *Colombier* nous donne un drame, qui n'est pas un mélo, le cornet du fraudeur, résonnant en coulisse, ne pouvant tenir lieu de chant ni de musique. *La Fraude*, de Louis Fallens, auteur belge, dit la vie du contrebandier Philémon et sa fin tragique sous le revolver d'un douanier.

Qui dosera le mal fait à ce drame par une incontinence de littérature, se propageant comme la gangrène le long des membres d'une action robuste, qui commandait la schématisation. Pourquoi ces gens parlent-ils tant, quand il suffirait qu'ils agissent ? Ce que Louis Fallens a vu, il a cru bon de l'alourdir en prétentieux verbiage et comme mieux valait un silence, terrible menace, au père Libor énonçant doctement qu'il ne « perçoit » pas le son du cor d'alarme !

Moins riche en qualités d'angoisse que *La Fraude*, *La Dolorès*, au théâtre Antoine, est plus sobre de langue ; et parce que j'ai senti les mots inutiles, je marque entre deux pièces, analogues d'inspiration, la différence. Il s'agissait de milieux pittoresques : l'Aragon d'Espagne, la frontière hollandaise. Devant sa table de travail, Louis Fallens a trahi ses souvenirs d'énergie de la vie des paysans belges.

Etant « de ch'Nord », je conteste le décor de la salle de ferme, vaste et peu familial, où manquait le long poêle de fonte et la cafetière qui chuchotte. Jean de Wazemmes ne se plaignait-il pas de ne pas entendre un seul mot de patois ? Mais Jacques Copeau a recréé l'intérieur d'un « estaminet » aux meubles pauvres, à l'éclairage sinistre, et j'eus, dans les narines comme un relent de bière pisseuse.

Les critiques n'ont pas manqué d'écrire qu'*Au petit bonheur* s'apparente à quelque *Caprice*. Ce n'est pas un éloge et je suis agacé que l'on me récite un livre au théâtre.

Henri COLAS.

Le Théâtre en Suisse française. — René Morax et le roi David.

Pour être faite comme un décor, la Suisse est un pays de théâtre. Tout le monde y joue, et joue bien. A Wyler, cinquante foyers au fond de la Lozza, sous les franges bleues des glaciers, une affiche à la maison de commune annonçait le mois dernier une représentation d'*Hamlet*, simplement. En

Les Éditions G. CRÈS & C^{ie}

MAISON DE DÉTAIL :

116, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e)

RENÉ BOYLESVE, de l'Académie Française

Les Bains de Bade

1 volume in-8° orné de 37 dessins dont 9 hors-texte, par GEORGES BARBIER, gravés sur bois par HUBERT, et tirés en plusieurs tons par E. MORIEU. 1100 ex. (dont 100 hors commerce) sur papier verger d'Arches... .. 55 fr. net

Collection "LES MAÎTRES DU LIVRE"

PAUL VERLAINE

Jadis et Naguère

Frontispice dessiné en couleurs et gravé sur bois par P. BAUDIER

1 volume tiré à 1990 exemplaires sur vélin de Rives (dont 100 hors commerce) .. 20 fr. net

J.-K. HUYSMANS

Le Drageoir aux Epices

1 volume in-16°... .. 6 fr.
55 exemplaires sur papier de Hollande 25 fr.

PIERRE MILLE

Mémoires d'un Dada Besogneux

DE L'ARMISTICE A 1925

1 volume in-16°... .. 4 90
60 ex. sur velin pur fil Lafuma... .. 20 fr.

Collection "GANYMÈDE"

LAVIS, AQUARELLES, DESSINS

Venise

20 reproductions en couleurs, absolument identiques aux originaux d'après GUARDI, CANALE, TIEPOLO, PIRANESI, LONGHI. 100 ex. numérotés, format portefeuille 550 fr.

maints endroits, les mystères se perpétuent, ou les Passions à la manière allemande. Pas de fête civique sans théâtre. La plus curieuse dans mon souvenir, c'est une commémoration de Marignan que les auteurs avaient été jucher sur une prairie, d'où vous auriez piqué dans le lac des Quatre-Cantons par un joli plongeon vertical de 2.000 pieds. Cet abîme et les sommets glacés d'Uri fournissaient le décor, complété de trois maisonnettes praticables, où le drame se concentrait quand il devenait domestique. Une averse ayant fondu sur la représentation, il fallut bien que le public y allât chercher refuge, et nous y partageâmes très gentiment les vins qui s'y trouvaient avec les héros en pourpoint. A cet exercice traditionnel, les Suisses ont acquis quelque maîtrise, comme à la lutte au caleçon. Les *Fêtes de Juin*, où Genève réunit, sur un formidable plateau, les trucs de vingt années de festspiels enrichis d'une démonstration colossale de rythmique, montrèrent jusqu'à l'abus l'image d'un peuple possédé du démon des planches.

Mais c'est à René Morax qu'il appartient nettement d'avoir utilisé à des fins d'art ce génie populaire, en lui offrant une scène permanente, un répertoire, une mise en scène, bref, une architecture et un mouvement, et d'avoir fait avec du peuple un théâtre qui dépasse le populaire. Sa maison de Mézières en Jorat, fermée durant la guerre, s'est rouverte cette année sur un spectacle biblique qui ferait date, si rien pouvait le faire hors des Champs-Élysées et du poker Gémier-Copeau-Diaghilew-Cocteau. Car, sans rien ôter à ces messieurs, je crois pouvoir dire que Mézières a réalisé cette fois à la plénitude cette forme du spectacle moderne vers quoi notre théâtre aspire. Forme qu'il faut plutôt dire retrouvée, restaurée, puisqu'il y a eu depuis Eschyle, Shakespeare, Calderon et quelques bons entrepreneurs des spectacles, avant que le théâtre se chambrât au salon.

La *Nuit des Quatre-Temps*, sa première pièce, qui réussit d'abord sur la scène commune, contenait déjà tout. Nettoyant les planches du relent de cabots et du bazar accessoiriste, il commençait par nous montrer qu'une scène vide peut être déjà une assez belle chose ; il vous donnait cette sensation sacrée de l'espace scénique. Qu'un homme y parût, avant que de parler il apparaissait pathétique. C'est que dans cet espace essentiel, il suffit de moins de choses qu'on n'y met ordinairement quelques plan entières deux couleurs, une adroite division d'éclairage, pour produire l'émotion du style et l'intense attente. Le drame est d'abord dans les choses. Les personnages peuvent

alors entrer, la fatalité tragique est sur eux. A peine ont-ils à machiner le drame, comme on les voit dans l'acte dit « d'exposition », où dix lignes d'un manuel Hachette en diraient assez. Leur sort est d'emblée écrit dans l'espace. Ils n'ont plus qu'à lui prêter la voix, comme les sirènes à la tempête.

Morax ne s'en tint pas là. Comprenant que le vrai théâtre doit être aussi bien le point de convergence des esprits que des arts, il quitta les scènes urbaines, où l'on pouvait tout le temps craindre que l'ombre de Baret ne surgit du trou du souffleur, et voulut qu'il y eût autour de sa maison comme un parvis de préparation solennelle. D'où le choix de Mézières, et ce théâtre de bois sur la colline, autour duquel le plus beau décor du monde tourne comme autour d'un moyeu. Là, peut-être, avec les conseils d'Adolphe Appia, cet ermite des coulisses qu'on retrouve derrière toutes les innovations scéniques de ce moment, il combina dans les proportions parfaites cette scène à trois degrés s'élevant du fond de l'orchestre par gradins circulaires, avec un spacieux proscenium à dégagements latéraux, qui permet des distributions et des simultanés infinis.

Cette année enfin, rajeunissant un peu la fidèle équipe des Gustave Doret, Jean Morax, Aloys Hugonnet, qui se trouvait toujours associée aux réalisations de Mézières — la place me manque pour parler de la *Dime*, d'*Henriette*, d'*Aliénor*, de *Tell*, de ces presque fameuses représentations d'*Orphée* — il demandait à Honegger la musique du *Roi David* et la plupart des décors et costumes à Alexandre Cingria, qui s'y est offert les plus fastueuses, les plus plaisantes fantaisies : ce Goliath brandissant son épée rouge, Daimio vêtu d'aurore, ce camp de David noir encombré d'une artillerie d'or...

Pendant que sur la portée moyenne marche l'action, bourrue, laconique, ardente, comme l'a gardée le Canon, Honegger et Cingria jouant sur les portées extérieures ne s'attachent plus à serrer, comme on dit, le drame de près. Musique et couleur ne sont plus les servantes qu'on connaît, bonnes à faire le lit de la pièce. Elles osent jouer pour elles-mêmes, elles rejouent le drame à leur façon, en lyriques qu'elles sont. Elles ne bouchent pas les creux de la pièce — à elle de se suffire — mais l'une y prend le canevas de sa cantate, l'autre le programme de ses parades.

Le *Roi David* nous montre le fait nouveau : musique, drame et plastique jouant hardiment chacun dans son registre, une intense unité jaillissant d'une intense autonomie. On devait en parler. C'est une date.

PAUL BUDRY.

Le Cinéma

Le signe de Zorro.

Méfiez-vous ! Méchants, persécuteurs, calomniateurs, n'allez pas voir « Le Signe de Zorro », car vous serez tous marqués. Douglas Fairbanks est impitoyable ! Le Z accusateur est partout. Il entre par la cheminée, traverse le miroir et sort par la pointe de l'épée, sans être vu.

Le cinéma a souvent besoin d'indulgence et de générosité de la part même des artistes. Il n'est déjà plus un art muet ; il réunit tout : visions, images, pathétique, tendresse, lyrisme, etc. Tout y est vivant, ardent, actif, comme la jeunesse.

Le signe de Zorro est aussi beau qu'un poème en prose. Le drame y est enveloppé d'un voile poétique. Douglas dans son jeu souple et merveilleux réunit le clown, l'acrobate, le poète, le justicier. Il passe si complètement d'un jeu à l'autre qu'il est impossible de le reconnaître dans les deux personnages antipodiques.

Quel contraste entre le Zorro, dont la souplesse et le jeu d'acrobate dépasse tout ce qu'on a pu nous montrer jusqu'ici, et ce jeune chevalier espagnol mou et indolent, décadent plutôt qu'innocent ! Le jeu de Douglas Fairbanks est si puissant que l'on a l'impression d'avoir vécu avec lui toutes les péripéties du drame et d'avoir combattu à ses côtés contre l'injustice, par l'admiration.

Allez voir *le Signe de Zorro*, mais ayez une bonne conscience, sinon... Voici l'histoire : cela se passait à Barbès-Palace. Douglas Fairbanks accompagné de Mary Pickford était venu incognito se voir jouer. Quand le film fut terminé on reconnut Douglas et toute la salle l'acclama. Il était au balcon et fit le geste de sauter sur la scène. Un grand silence ! On ne craint rien pour Douglas ! Puis l'obscurité. On entendit un ronflement, puis la lumière revenue, on vit un grand Z sur une nuque, là, dans une loge... N'allez pas voir *Le Signe de Zorro*, si vous n'avez pas l'âme tranquille. Douglas Fairbanks est impitoyable !

Céline ARNAULD.

En vue de prochaines manifestations organisées par la revue ACTION, nous invitons les artistes, acteurs, musiciens, décorateurs, costumiers, etc., à nous visiter prochainement (le jeudi de 5 à 7 à la librairie Stock, place du Théâtre Français).

LES BEAUX LIVRES

VIENT DE PARAÎTRE :

LE BACHELIER

PAR

JULES VALLÈS

ILLUSTRÉ PAR

BARTHÉLEMY

○

MORNAY

37, BOULEVARD MONTPARNASSE

GALERIE WEILL

Expositions de Peinture Moderne

Œuvres de :

BISSIÈRE, CHABAUD, CHAGALL, CHARMY,
CLAIRIN, COUBINE, DERAÏN, RAOUL et
JEAN DUFY, FARREY, FAVORY, FRIESZ,
GERNEZ, GIMMI, MARIE LAURENCIN,
LHOTE, MANGUIN, MARQUET, MARVAL,
PICASSO, PORTAL, RIOU, TOBEEN, UTRILLO,
UTTER, S. VALADON, VAN DONGEN,
VERHOEVEN, VLAMINCK,
WAROQUIER, ZARRAGA,
etc., etc.

46, RUE LAFFITTE

Les Écrits Nouveaux RECUEIL MENSUEL DE LITTÉRATURE

COLLABORATEURS :

Gabriele d'Annunzio, Louis Aragon
Pierre Benoit, André Billy, André Breton,
Paul Claudel, Guy-Charles Cros,
Georges Duhamel, Léon-Paul Fargue,
Henri Ghéon, André Gide, René Gillouin,
Jean Giraudoux, Max Jacob,
Edmond Jaloux, Tristan Klingsor,
Comtesse de Noailles, Jules Romains,
André Rouveyre, André Salmon, André Suarès,
Jérôme et Jean Tharaud, Paul Valéry

VENTE ET ABONNEMENT : Le numéro 3 francs
Un an : pour la France 30 frs., pour les autres pays 36 frs.

Directeur : Maurice Martin du Gard

100, Rue du Faubg. Saint-Honoré

ÉDITIONS DE LA GALERIE SIMON

29^{bis}, RUE D'ASTORG
PARIS VIII^e
(PRÈS SAINT-AUGUSTIN)

Vient de paraître :

Le Piège de Méduse

Comédie lyrique en un acte de
M. ERIK SATIE

Avec musique de danse du même Monsieur
Orné de gravures sur bois en couleurs
par M. GEORGES BRAQUE

90 ex. sur papier Hollande Van Gelder 150 fr.
10 ex. sur Japon impérial. 300 fr.

ÉDITION



ACTION

PRIX : 3 FRANCS